

MINOS

UN ANGE PASSE

NOVELETTES



Loïc, VICTIME ET BOURREAU

Without Contraries is no progression. Attraction and Repulsion, Reason and Energy, Love and Hate, are necessary to Human existence. (Sans contraires il n'est pas de progrès. Attraction et répulsion, raison et énergie, amour et haine, sont nécessaires à l'existence de l'homme.) The Marriage of Heaven and Hell (Le Mariage du Ciel et de l'Enfer) de William Blake (traduit par André Gide).

Préface

Juste un mot pour remercier mes premiers lecteurs, Jan et Torpille, dont les remarques et les suggestions, particulièrement pertinentes, m'ont permis d'enrichir ce texte, ainsi que Titi qui a fait la dernière relecture.

Je rappelle une nouvelle fois qu'il est sans conséquence de lire des histoires cruelles, à condition de ne chercher d'aucune façon à les reproduire dans la vie réelle.

Toute violence faite à un être vivant, et donc aux enfants en particulier, est haïssable et condamnable.

M.

Renard

Un Coréen assez corpulent, habillé d'un élégant costume sombre avec nœud papillon, fume au moyen d'un long porte-cigarettes. Son regard est masqué par des lunettes rondes teintées, mais ses lèvres épaisses trahissent sa cruauté. « Je suis désolé d'avoir – si... cavalièrement – dû vous “intercepter”, ma chère... »

Une jeune Japonaise, les cheveux mi-longs, svelte, habillée en noir d'un pull à col roulé moulant et d'un short qui s'arrête tout en haut des cuisses, est assise sur une chaise où un autre homme est en train de l'attacher ; un bandeau noir lui masque les yeux.

Le premier homme assiste à la scène, impassible. « Aoto est spécialiste des nœuds serrants et douloureux. Je pense que vous appréciez ses talents en connaissance... C'est que, avec une agente telle que vous, nous sommes obligés de prendre toutes nos précautions. »

Il écrase sa cigarette dans un gros cendrier en bronze. « Chère amie, si je vous ai fait venir, c'est qu'il me faut à présent le code que vous utilisez entre vous... »

L'acolyte resserre le bandeau de la jeune femme qui ouvre la bouche douloureusement : « Aaah... »

Le premier homme a dressé une seringue à la hauteur de ses yeux et en chasse une bulle d'air. « ... Mais comme vous pourriez être tentée de me donner une information... inexacte, je vais préalablement vous injecter un sérum de vérité... Vous allez vous rendre compte, il est très efficace. »

La main gauche de l'homme est posée sur la nuque de la jeune femme, abaissant du pouce le col roulé, repoussant des autres doigts les courtes mèches de cheveux noirs. Il a planté l'aiguille dans le cou, en dessous de l'oreille, et il enfonce le piston. « Ne bougez pas... c'est l'affaire d'un instant... »

Debout devant la jeune femme, l'homme lui a pris le menton et redresse son visage traversé par le bandeau. « Je vous écoute, à présent, ma chère. Donnez-moi donc ce code. »

Sans hésiter, la Japonaise lui crache au visage. « Le voilà, notre code ! »

Furieux, l'homme s'essuie du revers de la main. « Vous allez me payer cela ! Et chèrement ! »

La pointe d'une cravache se glisse le long de la joue ivoirine et soulève les cheveux noirs en s'y enfonçant. « Vous allez regretter cette offense : on n'insulte pas Kisogi impunément !... »

Il a saisi la jeune femme par les cheveux et lui a renversé la tête en arrière, faisant saillir les petits seins dans le pull étroit. Il lève son bras armé de la cravache. « Tiens, prends ça, chienne nippone !... »

Loïc aurait aimé lire la suite, malheureusement la mention fatidique, *À suivre*, figurait dans un cartouche au bas de la page... Confortablement assis dans son lit, adossé à son oreiller, allongé sur sa couette, il était bien à bouquiner son manga. Le mercredi, sa mère était au boulot et son père passait la matinée au PMU à enfiler des 102 – nom de code d'un double Pastis 51. Il était pénard, il pouvait porter sans risquer de réflexions les vieux vêtements qu'il affectionnait – un tee-shirt blanc sans manches et un jean élimé, déchiré au genou, – et personne ne viendrait lui dire de faire ses devoirs alors que l'année était quasi terminée et qu'il avait appris déjà qu'il ne redoublerait pas la troisième.

Quand soudain la porte de sa chambre s'ouvrit, ne sachant qui arrivait, il tourna rapidement la page – l'histoire suivante où il s'agissait d'aviateurs et de guerre était moins « chaude ». Ennuyé de voir son frère entrer, il grommela :

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Ferme-la un peu, Lo. Je viens sur ton ordi, le mien a encore planté.

Loïc détestait que Pierrick tripatouillât dans ses affaires, mais il ne pouvait pas grand-chose pour l'en empêcher, car cet abruti avait dix ans de plus que lui. Il allait reprendre sa lecture quand, à sa surprise, il découvrit que quelqu'un l'accompagnait. D'après son look, il s'agissait manifestement d'un de ses copains : crête de cheveux rouge pis-seux, tempes rasées, perfecto noir, pantalon tiré d'un surplus militaire, et vieilles baskets Vans. Cependant, contrairement à son frère qui était une baraque, celui-ci paraissait efflanqué, du genre sec et nerveux, et il était plus âgé, au-delà de la trentaine en tout cas ; sans doute un de ses fans minables. L'intrus s'avança, une clope éteinte au coin des lèvres, sans même s'apercevoir de sa présence sur le lit, et il se pencha par-dessus l'épaule de Pierrick pour regarder l'écran.

– Tu vas sur quoi ?

– « Catchmania »... Tiens : « John Cena bat Cesaro Match » ! C'était couru : Cena, c'est le meilleur. Depuis qu'il a commencé, il est au top. « Parmi les plus grands catcheurs de l'Histoire », y disent... !

Cependant, pour un fan, celui qui accompagnait Pierrick ne semblait pas s'intéresser beaucoup au catch. Il se mit à parcourir la pièce des yeux d'un air ennuyé et, soudain, il découvrit Loïc. Il lui adressa un sourire niais tout en demandant à Pierrick :

– C'est ton reuf ?

Pierrick grommela sans lever le nez :

– Ouais.

Le type dévisagea Loïc. Puis il s'approcha nonchalamment en se grattant les burnes. Il portait au poignet droit un large bracelet en cuir noir, hérissé de trois lignes de clous nickelés, et deux épingles de nourrice entrecroisées lui traversaient le lobe de l'oreille droite.

– Salut, mon pote...

– ... Salut.

– Moi, c'est Renard... Comme un renard !

Il rit tout seul.

– Tu sais ce que c'est, au moins, un « renard » ?

Loïc resta de marbre.

– C'est de la gerbe !

Il ricana grassement.

– Et toi ?

Loïc se força :

– ... Loïc.

– Ah ouais ?... Loïc... comme un hic ?

Il rit. Les copains de son frère n'étaient en général pas très malins, mais celui-ci était parti pour battre des records. D'un mouvement agile de la langue, il se passa la clope de l'autre côté des lèvres, et il s'assit sur le bord du lit. Loïc en eut le cœur soulevé : il puait le mégot et la bière.

– Et qu'est-ce que tu bouquines, Le-hic ?

Il rota, tranquillement, puis il lui prit d'autorité le manga des mains et regarda la page ouverte.

– « 103^e escadrille de chasse... »

Il commença de lire.

– « À tous les appareils, objectif en vue ! Grimpez à 15 000 pieds !... »

Il avait voulu « mettre le ton » et pris une voix « militaire »... Pitoyable et insupportable.

Quand il lui rendit le manga, Loïc vit que Renard le dévisageait d'une façon anormalement insistante ; il se demanda si ce pénible n'était pas homo, en plus. Loïc portait long ses cheveux châtain clair

dont les mèches retombaient en travers de ses yeux bleus-gris, ils lui masquaient les tempes, les oreilles, lui descendaient dans le cou, encore rond et peu marqué devant, et, avec sa bouche légèrement saillante, d'un rose presque framboise, ses joues qui gardaient une pâle couleur de pêche, on le prenait régulièrement pour une fille. Mais il avait compris depuis longtemps que les hommes dont il attirait le regard dans la rue, eux, ne s'y trompaient pas ; or il détestait se faire mater, il avait l'impression d'être considéré comme un morceau de viande fraîche.

– T'as pas plutôt envie d'autre chose ? Je peux te filer des mangas de cul, si tu préfères. Ça aide pour...

Et Renard dressa un doigt d'honneur qu'il accompagna d'une rapide vibration. Il rit.

– T'aimes pas te faire des... des petits shoots... en solo ! – hein, parfois ?...

Loïc fut rebuté par cette grossièreté. Il affecta de reprendre sa lecture. Quand ce type allait-il déguerpir de son lit ?!

– C'est peut-être ça que tu te faisais, d'ailleurs, avant qu'on débarque, non ?

Renard lui fit un clin d'œil, et Loïc vit soudain le bout de sa langue lui passer entre les lèvres, se faufilant avec le mouvement vif et rapide d'un lézard, sans même faire tomber la cigarette. C'était vraiment obscène ! Loïc détourna les yeux. Il s'était senti rougir, et il était furieux d'être assez influençable pour réagir si facilement. Il essaya de revenir au manga pour échapper à l'air complice que Renard voulait partager avec lui.

– Moi, quand j'avais ton âge, je pouvais pas m'en passer, me tirer sur l'élastique. Fallait que je le fasse dix fois par jour !...

Loïc détestait qu'on parlât vulgairement de ce qui lui était si cher. Il ne supportait pas, dans la cour du collège par exemple, que les autres se servissent de mots grossiers pour évoquer ce moment qui lui procurait un bonheur indicible, qui lui apportait les sensations les plus intenses de son existence.

Renard allongea le bras et, du dos de sa main pleine de bagues biscornues, il lui caressa la joue.

– Allez, fais pas la gueule, Le-hic, c'est pour rigoler !

Loïc s'écarta assez sèchement. Il détestait se faire tripoter, surtout par ces doigts sales, aux ongles longs et ébréchés. Il attendait désespérément que le pot de glu se décidât enfin à décamper, mais celui-ci paraissait ne pas vouloir bouger de son lit. Au contraire, alors qu'il ramenait sa main, Renard fit exprès de lui frôler le haut du bras, que le tee-shirt sans manches laissait nu.

– Eh, Pierrick ? Tu m'avais pas dit que t'avais un petit frangin chanmé comme ça ?

Pierrick, le nez dans l'écran, grogna dédaigneusement. Renard insista :

– Non mais, sans dec', tu vois pas ?... Il a une cheub gavé bonne, pour un pélo !...

Renard dévisageait Loïc, il lui fixait la bouche, puis le cou, alternativement. Il contemplait avec une curiosité équivoque les plis que son tee-shirt blanc lui faisait sur le ventre, il lorgnait insolemment ses cuisses serrées dans son jean étroit, et il semblait fasciné par son genou qui apparaissait dans la déchirure. Quand il resta scotché à lui détailler les pieds, Loïc se sentit presque indécent et regretta de n'avoir pas mis de chaussettes ! Il était maintenant convaincu que ce lourd était bien un pédé.

– ... Sérieux ! comment il est trop bien roulé !...

Son frère consentit à se retourner, faisant grincer la chaise pivotante, et il lâcha sur un ton dédaigneux :

– Ouais, on dirait vraiment une go !

Toujours les mêmes vanes de Pierrick. Il avait dessiné des traits noirs sous ses yeux, tels une parodie de larmes coulant sur ses joues – sans doute testait-il un nouveau look pour une prochaine rencontre –, mais avec son regard bas, sa lèvre inférieure avachie, ses oreilles décollées, ce maquillage ne faisait qu'accentuer son air débile. Sans doute aussi, en compagnie de l'autre taré, venait-il de descendre plusieurs bières accompagnées de quelques substances prohibées. Il revint à l'écran en ajoutant avec un soupir dégoûté :

– Il ressemble à une dalpé, comme ça. Je comprends pas que la daronne, elle lui tonde pas les tifs.

Loïc vit rouge. Contrairement à son frère qui les avait ras, il aimait ses cheveux longs, et il ne supportait pas qu'on prétendît qu'ils lui donnaient un air efféminé. Il ramena les jambes sous lui et se dressa brusquement, à genoux sur le lit.

– Bon, eh ben moi, je te dis d'aller te faire voir ailleurs ! C'est ma chambre, ici !

La colère l'avait emporté, mais il craignit aussitôt d'avoir dépassé les bornes, et un fond de peur le prit au ventre. Renard l'attrapa par le bras.

– Oh, là ! T'excite pas comme ça ! On rigole, mon pote !...

Loïc se dégagea vivement. Rien ne l'agaçait plus qu'on lui dît qu'il était excité quand c'était l'autre qui l'avait provoqué. Pierrick avait de nouveau pivoté sur sa chaise et le regarda en fronçant les sourcils.

– Eh, comment tu parles ? Tu veux que je t'en colle une, ou quoi ?... Tu vas voir si je vais aller « me faire voir » !

Il était prêt à se lever, mais Renard intercédait :

– T'énerve pas, Pierrick. C'est ton frangin... il a le sang chaud !... Il est comme toi...

Loïc, la gorge serrée, se rassit en s'adossant à son oreiller, espérant que cela inciterait son frère à lâcher l'affaire. Pierrick grommela :

– Bon, mais fais gaffe à c'que tu racontes, toi !

Et il retourna sur Internet. Alors que Loïc de son côté faisait mine de reprendre son manga, Renard lui remit la main sur le bras et lui dit avec un sérieux affecté :

– Ouais, tu ferais bien de pas trop faire le malin, mon p'tit gars...

Le ton avait un fond menaçant. Loïc se crispa pour ne pas repousser celui qui remontait ses doigts cradingues sur son épaule, qui le touchait en le palpant vaguement, tout en continuant de grommeler :

– ... Ouais, pas faire le malin...

Mais son dégoût devint insupportable quand soudain Renard lui vint dans le cou et le saisit familièrement par la nuque. C'était à vomir ! Il s'écarta brusquement. Il se demanda comment il allait se débarrasser de ce primate ! Le type se laissa repousser, mais ce fut pour lui poser la main sur le genou, juste sur l'estafilade du jean. Son regard maintenant paraissait voilé, sa voix était sourde, il devenait un peu effrayant. Loïc n'osa plus broncher ; au moins l'importun s'était éloigné de son visage, c'était un moindre mal.

– Sans dec', Pierrick, t'as jamais eu envie de t'le kènn' ?... À ta place, y aurait beau temps !

Renard lui descendait sur le tibia avec un mouvement enveloppant, et Loïc se retint de l'envoyer promener. Pierrick haussa les épaules :

– Si ça te tente, mon pote, vas-y. Ça lui fera les pieds, à c'bouffon !

Loïc n'avait pas saisi le mot que Renard avait utilisé, mais il comprit que son frère le lâchait. Renard continuait de descendre sur sa jambe en la caressant d'une façon de plus en plus ambiguë – ou plutôt : de moins en moins ambiguë. Loïc se sentit mal ; il se rendit compte qu'il avait commencé de transpirer. Que pouvait-il faire ? Renard maintenant tenait son pied nu d'une main concupiscente, il tournait dessus, il remontait sur sa cheville, sous son jean, il l'enserrait dans ses doigts. Comment allait-il se débarrasser de cette tante si Pierrick ne l'aidait pas ?

Renard pivota la tête et cracha derrière lui sa clope éteinte. Loïc fut sidéré par son impudence ! Si jamais sa mère découvrait la trace d'un mégot dans sa chambre, elle l'accuserait évidemment de fumer...

Puis le mec se pencha sur lui et le taquina en lui pinçant le menton entre son index et son majeur repliés.

– T’sais que t’es une crème, ma teuch ?

Loïc, qui se tenait à deux mains pour ne pas l’envoyer au diable, le repoussa aussi calmement qu’il put. Mais Renard revint comme une mouche têtue et lui caressa les cheveux avec une sollicitude libidineuse.

– Tu m’as l’air d’un bon petit gars !... Très « bonne », même !

Il rit. Loïc, sur les nerfs, ne put cette fois se retenir de l’écarter sèchement.

– Ah ! ça va !...

Renard ricana. Il l’attrapa par les deux bras et les maintint fermement.

– Allons, allons, fais pas ta vilaine. J’touchais, juste comme ça, pour voir...

Il se pencha sur lui.

– ... Mais, en vrai, j’ai bien envie de te grouiner, tu sais !

Loïc se débattit pour se sortir de là, mais évidemment le type n’eut guère de mal à le maîtriser. Renard s’approcha encore, à quelques centimètres de son visage, et, soudain, il lui fit une lèche sur les lèvres ! Loïc sursauta, révolté par cette chose ignoble qui lui était passée sur la bouche, et il se tortilla follement entre les mains qui le retenaient jusqu’à ce qu’on le lâchât. Aussitôt il bondit en arrière et se rencogna dans l’angle du mur, éccœuré. Il s’essuya du revers de la main. Il avait le cœur battant. Jamais il ne s’était fait agresser comme cela ! Il regarda son frère, mais celui-ci lui tournait le dos sans se préoccuper de ce qui se passait. Renard gloussa :

– Ça te débecte ?... C’est parce que t’as pas l’habitude... Attends !

Tout en continuant de le dévisager d’un air gourmand, Renard fit glisser sa veste sur ses épaules et la laissa tomber par terre. Loïc découvrit avec inquiétude le torse serré dans un débardeur qui avait été violine, fripé, décousu sur le côté ; au bout du bras nu, le bracelet clouté semblait encore plus effrayant... Comment allait-il lui échapper ?

– Viens. Tu vas aimer ça.

Renard s’avança et le reprit en lui enveloppant le visage entre ses mains. Cette fois il l’embrassa à pleine bouche. Loïc se débattit frénétiquement, mais sa tête était enfermée dans un étau et, quand le brutal lui força les lèvres, il put seulement serrer les dents désespérément pour l’empêcher de le pénétrer. Renard s’écarta avec un sourire odieux.

– Eh, p'tit gars, laisse-toi un peu faire. Si tu joues les rétifs, on va te donner la fessée, t'es au courant ?

Loïc vit soudain Pierrick se retourner et se lever. Enfin il intervenait !... Son frère s'avança et le dévisagea :

– Quoi ? Faut lui foutre sa raclée ?

Il se sentit mourir... Renard, qui buvait du petit lait, fit le gentil.

– Nan... Pas tout de suite... J'suis sûr qu'il va être plus souple, maintenant. Hein, Le-hic ?...

Pierrick grommela à Loïc d'un ton menaçant :

– Bon. Mais tiens-toi à carreau, O.K. ? Et dis-toi que s'il a envie de te baiser, j'en ai rien à battre. Ça te fera la peau. Ça t'apprendra à jouer les chochottes.

Désespéré, Loïc le vit retourner au bureau ; il l'abandonnait ; il fallait qu'il se débrouillât seul. Renard se leva, lui souriant victorieusement, mais ce fut pour revenir s'allonger sur le lit. Loïc était définitivement aux mains d'une tantouze ; il n'aurait jamais cru que Pierrick en fréquentât ! Il voulut lui échapper en se faufilant le long du mur, mais Renard le retint par le poignet et, lui passant un bras dans le dos, il l'attira contre lui.

– On n'est pas bien, comme ça ?...

Loïc était pris d'un tremblement qu'il ne pouvait pas contrôler. Il était écœuré par l'odeur de sueur rance qui émanait de ce dégueulasse, laquelle en dominait d'autres, indémêlables mais tout aussi fétides. La vue des baskets sales sur sa couette lui confirma que le pire était arrivé : l'intrus prenait ses aises, il ne respectait rien, il ne faisait même pas semblant.

Renard l'enlaça étroitement et, tout à coup, il se remit à lui lécher les lèvres ! Loïc se débattit furieusement, mais l'autre lui roula dessus pour l'écraser de tout son poids, et il lui immobilisa la tête en l'empoignant. Rivé sur le lit, et tandis qu'il sentait avec horreur cette langue chaude lui passer et lui repasser largement sur la bouche, Loïc reconnut soudain au milieu de la salive une petite boule dure qui le titillait. Un piercing ! Une excroissance ronde, en métal, qui sortait de la chair, et avec laquelle ce connard le provoquait ! C'était absolument abject !

Renard se souleva et le regarda dans les yeux.

– Allez, tu vas être un gentil fi-fils à sa maman, et tu vas ouvrir ton museau, maintenant !

Mais comme Loïc continuait de secouer la tête frénétiquement pour lui échapper, Renard lui envoya sa main au bas du ventre et lui planta la serre de ses doigts dans l'entrejambe. Loïc gémit, affolé, mais en gardant la mâchoire serrée comme une huître. Renard alors lui cala son bras entre les cuisses et, avec son bracelet clouté, il lui écrasa

la braguette. En sentant les pointes d'acier s'enfoncer au travers du jean dans son sexe, cette fois Loïc gueula. La bouche de Renard aussitôt lui tomba dessus, s'accouplant à ses lèvres, et il fut débordé par une langue dure et gonflée qui plongea en lui. Une haleine de chacal lui explosa au cerveau. Seul le dégoût de planter les dents dans cette chair horrible l'empêcha de la mordre... Et cela durait, cela n'en finissait pas, le muscle le fouillait avidement, s'entortillait à sa langue, l'irritait avec sa bille, envahissant chaque recoin de sa bouche comme un paquet de tripes. À demi écrasé, Loïc était sur le point de vomir.

Enfin, Renard se redressa en se léchant les lèvres ; il arborait un sourire ravi qui accentuait son air imbécile. Il gloussa.

– Voilà, t'aimes pas comme ça ?... Moi, j'adore !

Il lui coula la main sous le tee-shirt, se glissant sur son ventre.

– Tiens, enlève ça...

Loïc avait tressailli en sentant la paume moite du type directement sur lui. Il profita cependant de ce qu'il l'avait lâché pour refaire une tentative et lui échapper. Il voulut bondir hors du lit, mais Renard le rattrapa par le poignet et le ramena brutalement.

– Eh ! Où tu vas ? On n'a pas fini !

Il l'agrippa par les épaules et le plaqua de nouveau dos sur le lit. Il ne souriait plus.

– Et reste un peu tranquille si tu veux pas que je fasse le méchant !...

Il se pencha et recommença de lui lécher les lèvres, lentement cette fois, en en profitant pleinement, à plusieurs reprises, puis sur la joue, remontant jusque dans l'oreille, et encore sur le nez, lui pointant le bout de sa langue dans les narines. Loïc se tortillait comme un ver, mais il n'avait aucun moyen d'échapper à cette poigne.

Renard se redressa et, brusquement, il lui envoya une paire de claques, un aller-retour qui assomma Loïc à demi. Il dressa un doigt menaçant, comme on fait à un enfant qu'on gronde, et il l'avertit :

– Bouge pas, petit couillon !

Loïc était abasourdi ; une terrible brûlure lui enflammait le visage ; des étoiles lui passaient devant les yeux. Pourquoi ce salaud lui avait-il fait cela ?! Soudain il le sentit sur son ventre qui commençait à le déboutonner ! Il vit rouge. Il se releva d'un coup, chercha de nouveau à se dégager, mais Renard le rattrapa par le bras en le lui tordant, et l'obligea à se tourner, le nez planté dans l'oreiller.

– Tss-tss, t'es un agité, toi !

Loïc fut immobilisé par la poigne qui lui écrasait le poignet contre les reins. Et il sentit que de l'autre main Renard lui descendait le pantalon sous les fesses. Horrifié, il comprit ce qui l'attendait. Il n'allait tout de même pas se laisser... dans sa propre chambre ?!... Aussi,

quand Renard eut besoin de ses deux mains pour lui tirer le jean sur les jambes, il en profita pour se débattre comme un fou et se retourner. Mais il fut gêné par le pantalon entortillé en travers de ses genoux, et Renard le rattrapa et le rabattit d'un coup, dos contre le matelas. Il monta sur lui en le chevauchant, et il le saisit par le cou, lui enfonçant les pouces sous le menton. Loïc s'immobilisa, le souffle coupé, affolé.

– T'as pas envie de mourir, toi, par hasard ?...

Brusquement, il eut très peur : il n'était pas certain que ce genre de tordu eût une limite.

– ... Parce que, si jamais tu voulais mourir, t'as qu'à le dire : j'suis là pour toi !

Renard ne souriait plus du tout ; il bougea un peu les doigts, affirmant sa prise. Loïc aurait voulu hurler, mais il peinait à respirer, ses tempes battaient, il sentait son pouls lutter contre l'emprise de l'homme, il palpait dans les mains qui l'étranglaient. Et il devinait que s'il s'affolait ce serait pire. Il espérait encore que Pierrick allait se décider à intervenir – ou que quelqu'un surgirait pour le secourir. N'était-ce pas l'heure où son père devait rentrer du PMU ? Il n'y avait aucune chance que sa mère apparût à cet instant, mais si seulement elle téléphonait, cela créerait une diversion...

– Tiens, puisque tu veux pas que je te retire ton fute, c'est toi qui vas le faire. Vas-y.

Et, brièvement, il lui imprima une impulsion ; la vue de Loïc s'obscurcit d'un voile rouge. Il n'y avait plus à réfléchir : le seul moyen d'arrêter cela était de faire ce que cette ordure voulait. Repliant péniblement les jambes vers lui, il attrapa son jean, finit tant bien que mal de le repousser, en dégagea ses pieds, puis il se laissa retomber, à bout de souffle. Renard ne relâcha son emprise que progressivement.

– Voilà... c'est mieux !... Mais souviens-toi : si t'as envie de mourir, t'as qu'à demander... Ça sera tout de suite. Avec plaisir.

Il lui lâcha le cou, et ses doigts lui descendirent lentement sur les clavicules, lui passèrent sur la poitrine, par-dessus le tee-shirt. Loïc tremblait, il n'osait plus bouger, pétrifié par l'effroi ; ce type était une grenade dégoupillée. Les mains crapuleuses remontèrent en lui entraînant son vêtement sous les aisselles, puis elles revinrent lui envelopper les flancs. Renard se pencha sur son ventre découvert et lui lécha longuement le nombril, le creusant de la pointe de la langue, y logeant sa bille de métal.

Puis il se redressa et le contempla.

– T'es un vrai petit loukoum...

Il lui enserrait les hanches, les doigts accrochés dans son caleçon dont il caressait la ceinture avec les pouces.

– T'en as une jolie petite brassière, dis donc !

Loïc sentit qu'il avait encore trouvé le moyen de rougir. Il mettait les sous-vêtements que sa mère lui achetait, et malgré ses protestations elle continuait à lui choisir des boxers de gosse – il en était arrivé à se demander si elle ne les utilisait pas comme ceinture de chasteté, pour le décourager d'aller avec des filles. Celui qu'il avait mis aujourd'hui était l'un des pires, un de ceux qu'il gardait pour la maison, vert pomme avec une ceinture gris argenté, et il s'y étalait un *ATOMOS* orange entouré d'électrons en orbite !... Renard en attrapa l'élastique et le lui descendit tranquillement le long des hanches. Loïc était horrifié. Il ne savait plus que faire, il n'osa même pas bouger quand Renard s'écarta pour finir de lui dégager les jambes. Son caleçon fut chiffonné, lui glissa sur les mollets, s'accrocha une dernière fois à ses pieds, et lui fut retiré tout à fait.

Loïc vit avec angoisse Renard revenir sur lui, se rasseoir à califourchon sur ses cuisses et, tout en l'examinant avec un sourire cannibale, se déboutonner tranquillement devant son nez. Il lui fit un clin d'œil, sortant une langue pointue qui frétillait comme un serpent cyclopéen, puis il s'enfonça la main dans la braguette. Il en tira un membre pas très gros ni bien long, mais qui paraissait très dur, et au bout duquel le gland avait commencé d'écarter son capuchon.

– Regarde comme tu lui plais : il mouille déjà pour toi !

Il se ramena le prépuce en avant pour en faire venir le jus qui suintait et le recueillir. Puis il immobilisa Loïc en l'attrapant par les cheveux et, d'un geste vif, il lui mit ses doigts sous les narines, y enfournant autant qu'il pouvait du liquide filant. Loïc se trémoussa en vain pour échapper à cette horreur, assailli par une odeur de pisse et de fromage.

– Voilà ! Comme ça, tu vas me sentir ! Du super-Dior ! Ça va te faire planer, ma poule !

Puis Renard lui souleva la tête et l'attira sur lui. Il se décalotta devant son nez.

– Allez, viens prendre ton biberon, mon bébé !

Ferré par cette poigne implacable, Loïc vit s'approcher le gland rubicond, luisant, parsemé de répugnants petits filaments blancs. Il se débattit désespérément pour s'écarter, épouvanté par ce qui allait lui arriver, mais les doigts se crispèrent dans sa nuque à le faire crier.

– Eh ! t'es trop nerveux, comme mec. Tu devrais être plus cool... Prends-la tranquillement, et fais-moi un bon job. Comme ça, y aura pas de bobo.

Malgré les sursauts par lesquels Loïc tentait de se dégager, Renard parvint à lui fourrer son nœud entre les lèvres. Un goût horrible le submergea, amer et acide à la fois. Il voulut respirer ; il fut envahi.

– Voilà ! Et maintenant tu vas la prendre bien profond...

Il lui reprit la tête à deux mains et s'enfonça lentement, avec délectation. Loïc, impuissant, les yeux écarquillés, sentit cet affreux boudin, trop gros, trop long, lui entrer dans la bouche, tandis qu'une touffe hérissée lui arrivait dessus. Le gland lui heurta la gorge en lui arrachant un haut-le-cœur, et son nez se perdit dans la broussaille empestée. Le truc qui l'étouffait recula légèrement, revint en manquant de le faire vomir, et poursuivit un instant un court va-et-vient.

– Là, j'te kiffe bien, là... J'te sens bien... T'es bonne comme une meuf, j'le savais !

Sans lui lâcher la tête, Renard ressortit, et il lui promena son machin, dur comme un bâton, sur le nez, sur les joues, sur les yeux, l'aveuglant du jus qui continuait de lui venir.

– On y retourne un coup ?

Il se renfonça. Loïc, épouvanté, vibrait de dégoût entre ses mains. Le gland lui repoussait la langue, butait contre son palais, lui cognait dans les joues, et il pensait vomir à chaque instant.

– T'en as déjà pris une bonne comme ça, dans ta jolie petite gueule, mon poulet ? Ou c'est ta première ?

Il ressortit à demi, et il se caressa tranquillement, de gauche et de droite, sur les lèvres de Loïc rétractées par l'écœurement.

– Hein, Pierrick ?... Ton reuf, il suce déjà ?

Pierrick grogna :

– Qu'est-ce que tu veux que j'en sais ? J'le borde pas au lit.

– Mais, toi ?...

– T'es con, ou quoi ?

– Pourtant, je peux te dire, il a un jabot de première !...

Renard lui remit son truc dans la bouche, et il alla tout au fond. Dans son martyre, tandis qu'on continuait de lui pilonner horriblement la gorge, Loïc sentit qu'on lui caressait la tête avec une étrange tendresse.

– Et mets-moi plein de la bave, hein mon gars, parce que maintenant tu vas l'avoir ailleurs !

Renard le relâcha lentement et se recula. Loïc aussitôt se tourna de côté, toussant et crachant pour se débarrasser du goût infect qu'on lui avait fourré au fond de la bouche. Mais il fut repris, son bras tordu dans le dos, et il fut plaqué à plat ventre par un poing qui l'écrasait dans le lit. Il ne put rien faire pour empêcher qu'on lui écartât les jambes, les genoux de son agresseur les lui tenant ouvertes.

– Allez, montre-moi ta salle d'attente !

Loïc sentit Renard lui tripoter l'anus, tournant en rond avec le majeur, pressant, tirant pour l'élargir, et il se tortillait en suppliant :

– Non ! arrêtez ! Pas ça !

– Calme-toi !... J’suis sûr, quand tu seras fait, tu vas adorer te faire niquer. En vrai, je te le dis, avec ton petit cul, t’es du genre à rafoler de la queue !...

Renard força, il appuya plus fermement, et son doigt soudain s’enfonça comme un suppositoire. Loïc cria. Il sentait le ver bouger en lui, se contorsionner au cœur même de sa chair !

– Ça va, la voie est libre...

Renard eut de nouveau ce rire gras que Loïc trouvait parfaitement ignoble. Il se retira lentement, comme à regret.

– Allez. Mets-y-toi comme y faut...

Loïc fut attrapé sous les genoux, ses jambes repliées et ramenées de force sous son ventre. Dans cette position obscène, le derrière en l’air, les cuisses écartées en grenouille, il ne pouvait plus douter de ce qui allait lui arriver. Il essaya encore de se redresser, de se dégager, mais le type le reprit d’une main par la nuque et l’immobilisa sans peine.

– T’es prête pour le grand voyage ? C’est ta première ?...

Tout à coup, une chose humide lui caressa les bourses, les poussant d’un côté puis de l’autre.

– Dis-moi ?... C’est la première fois que tu vas te faire fourgonner la chatte ?

Loïc tressaillit en ressentant une aspersion sur son derrière : Renard venait de lui cracher entre les fesses ! L’angoisse de ce qui l’attendait lui évita d’en être écoeuré. Il sentit le gland lui remonter dans la raie et coulisser en étalant le glaviot.

– Alors ?... Réponds : t’es une vraie pucelle ou pas ?

Le salaud se plaça. Loïc se contracta de toutes ses forces pour s’opposer à lui et, prenant appui sur ses bras libres, il tenta de se soulever, de repousser la main qui pesait en haut de son dos. Il hurlait :

– Arrête... arrête !

Mais Renard le renfonça sans peine dans l’oreiller et rit de nouveau.

– Ouais, pas de doute, t’es une demoiselle !... Ha, c’est mon *GOAT* ! Je vais te faire sauter la pastille ! C’est moi qui te débouche le premier !

Et il appuya. Mais Loïc, qui serrait les fesses avec l’énergie du désespoir, parvint à l’empêcher d’avancer en lui.

– Pas la peine de faire le guignol, de toute façon tu vas l’avoir. Tandis que, si tu restais bien souple, ça te passerait tout seul !

La brute s’ajusta plus précisément, appuya de nouveau, et Loïc, le souffle court, affaibli par la position dans laquelle on le maintenait, comprit que les forces allaient lui manquer. Il se rendit compte soudain que sa chair céda ! Le membre qui le pressait distendit son étroit

passage, il fut progressivement écartelé, la douleur devint intolérable, il cria. D'un coup, le bout renflé fut en lui. Il était pris ! Fou de peur, il sentait la grosse prune immobilisée, juste derrière son anneau explosé. Il implorait en gémissant :

– Arrête ! Arrête !...

Tout à coup, Pierrick gueula :

– T'as pas fini de brailler comme ça ? Tu me casses les couilles !... Et tu vas rameuter les voisins !

Renard, qui ne devait même pas avoir remarqué l'intervention, maintenant qu'il était en place reprit Loïc par les épaules pour le bloquer sur le lit, et il poursuivit lentement son avancée. Loïc pleurait en secouant la tête de tous côtés, le rectum défoncé par cet organe massif, aussi dur qu'un os, qui l'ouvrait comme on déplie un gant et ne s'arrêta pas avant d'être tout au fond de lui.

Après une brève pause, Renard commença d'aller et venir, ne se reculant que pour le pourfendre à neuf, le claquant avec la régularité mécanique d'un piston qui rode un cylindre. Loïc était emporté, déchiré, disloqué, il était labouré de bas en haut. Renard le perforait avec application, méthodiquement, en ahanant, alternant des gémissements aigrelets et des grondements sourds. Puis il se mit à le piquer sous des angles différents, d'un côté, de l'autre, le fouillant comme un groin à la recherche d'ordures. Jamais Loïc ne s'était retrouvé dans une situation aussi épouvantable. Il n'existait plus, il ne s'appartenait plus, il était juste une excroissance, la chose d'un autre.

Brusquement, son tortionnaire se plia en avant, débordé par la jouissance, et il se coucha sur lui, à la manière d'un chien couvrant une chienne. La crise fut affreuse, sauvage, et Loïc hurla pendant de longues secondes en sentant le sexe lui cogner le fond des entrailles, comme un pilon au creux d'un mortier. Renard lui ondulait sur le dos en le serrant intensément, son ventre lui pressurait les reins, et il se vidait les couilles tout en glapissant des bordées ordurières. À demi soulevé par la violence de ces attaques, Loïc ne faisait plus qu'un avec le corps de ce crevard, ils étaient soudés l'un à l'autre, ils partageaient les mêmes sursauts... Enfin, il retomba, assommé, l'écrasant de tout son poids.

Au bout d'un moment, cette enflure finit par basculer sur le côté, et Loïc, brisé, abasourdi, découvrit Pierrick debout qui les observait.

– Alors, il est bon ?...

Renard se souleva péniblement et s'assit au bord du lit en gémissant.

– Ah ! Ouais... Super. J'ai vu ma cervelle, mon vieux ! Comment tu devrais l'essayer ! Il est d'enfer... Il m'a foncé...

Loïc se redressa en se dépliant douloureusement, tandis que son tee-shirt lui retombait sur le dos. Il tira la couette sur lui, et il se roula

dedans, face au mur, se recroquevillant pour n'avoir plus aucun contact avec ce porc. Il le haïssait, lui et Pierrick.

Mais celui-ci l'attrapa par l'épaule et, le forçant à le regarder, il lui demanda, sarcastique :

– Alors ? T'as aimé ? T'as pris ton pied ?... Ça te change de tes petites branlettes, non ? J'suis content qu'il t'ait ramoné un bon coup. Ça t'a secoué les puces, au moins.

Loïc était ulcéré d'entendre en plus son frère se moquer de lui, se montrant ouvertement complice de celui qui venait de le violer ! Il n'aurait jamais cru cela de lui. Il lui en voulait à mort.

Barbecul

Les phares débiles de la vieille Clio de Pierrick n'éclairaient pas bien loin le chemin qui sinuait sans cesse, et Loïc n'était pas rassuré en traversant cette forêt solitaire sans vraiment savoir où il allait. Alors qu'il s'était juré de ne plus jamais de sa vie parler à son frère, celui-ci était venu le trouver quelques jours plus tôt pour lui annoncer qu'il allait le samedi suivant à une fête, un barbecue qu'il organisait avec des potes, et lui proposer de l'accompagner, « maintenant que t'es grand ». C'était la première fois que Pierrick lui faisait une telle invitation. Il n'était pas tout à fait clair si l'épisode avec Renard, quinze jours auparavant, était à l'origine de ce changement de statut, mais cela paraissait vraisemblable... Loïc en avait énormément voulu à son frère de l'avoir regardé se faire violer sans intervenir, et il lui aurait volontiers fracassé la tronche avec la fonte de ses haltères. Mais, les jours suivants, obscurément, et sans qu'il parvînt à bien distinguer en quoi, il s'était senti différent. L'épreuve qu'il avait subie, il s'en rendait compte, avait été une étape, il était entré dans un monde nouveau, comme après un rite d'initiation. Peut-être, effectivement, et à son corps défendant, était-il devenu « un grand ».

Au début, cependant, il n'avait eu aucune envie de se retrouver dans une soirée où le salaud qui l'avait possédé avait toutes les chances d'être présent, ni d'ailleurs avec aucun autre copain de son frère. Mais Pierrick avait précisé : « ... Et y aura des filles... », ce qui l'avait fait réfléchir. Depuis longtemps, le désir de « le faire » avec une fille le démangeait, mais celles du collège n'étaient que des gamines qui pouffaient quand elles entendaient un mot un peu cru, tandis que les copines de Pierrick étaient certainement moins niaises. Et puis, à quatorze ans, accéder aux « vraies filles » serait une chance, une « promotion » que beaucoup de ses camarades lui envieraient.

De plus, alors que sa mère en temps ordinaire se serait évidemment opposée à ce qu'il accompagnât son frère, ses parents devaient être absents ce week-end-là – ils partaient chez des amis où ils devaient bambocher sous prétexte de fête des Mères –, et il n'aurait donc même pas à demander la permission ; l'occasion ne se représenterait

peut-être pas de si tôt... À la fin, quand Pierrick avait ajouté : « ... et ça sera "open baise"... », Loïc s'était vu soudain passant de fille en fille et connaissant enfin ses premières expériences ; cette perspective avait été décisive.

Ils traversèrent un pont étroit, au-dessus d'un torrent, et les phares permirent de distinguer sur la berge une grosse bâtisse en bois, aussi haute que large – Pierrick l'avait prévenu que la fête aurait lieu dans un moulin désaffecté. Ils s'arrêtèrent au milieu de plusieurs voitures et motos qui étaient déjà garées dans tous les sens ; ils arrivaient manifestement les derniers, car Pierrick avait eu entraînement ce soir-là. Quand Loïc ouvrit sa portière, il entendit le vacarme de l'eau qui roulait entre les rochers, tout à côté, et d'où provenait une fraîcheur saisissante.

Pendant que son frère déchargeait le carton de bouteilles de vodka qu'il avait apporté, Loïc se passa discrètement la main sur les cheveux pour s'assurer que sa coiffure n'avait pas bougé. Il avait décliné la suggestion de Pierrick de se transformer en Iroquois mais, pour casser son image de « petit garçon », il avait tout de même plaqué ses cheveux en arrière, en les fixant avec du gel emprunté à son père. Il avait mis sa veste en jean, gardée déboutonnée et sans rien dessous pour laisser apparaître son torse nu, son jean noir moulant avec le ceinturon qu'il s'était fait offrir pour son anniversaire, et il avait opté pour ses Caterpillar noirs dont les gros crochets nickelés lui donnaient un air « métal », pensait-il. Dans l'hypothèse où il serait assez chanceux pour avoir une aventure, il avait renoncé à mettre un boxer, trouvant les siens vraiment trop « gamin ». Il n'avait pas mis de chaussettes non plus, se souvenant de cette réflexion de sa cousine, de l'âge de Pierrick, qui avait déclaré qu'un garçon à poil et en chaussettes était parfaitement ridicule.

En entrant dans le bâtiment, ils furent accueillis par la pulsation d'une musique qui parvenait jusqu'à eux. Ils traversèrent plusieurs pièces obscures et désaffectées, montèrent un escalier en bois assez raide, poussèrent une porte, et pénétrèrent dans une grande salle, éclairée seulement par des bougies. Loïc fut tout de suite déconcerté par l'odeur chaude et animale qui y régnait, les parfums épais, la fumée du tabac et d'autres herbes qui stagnait sous le plafond. Une musique barbare et répétitive sortait d'un gros poste à piles et résonnait contre les murs en bois. Tout le tour, sur des matelas et des coussins éparpillés, s'avachissaient des types d'âges divers, mais aussi, Loïc s'en assura aussitôt, des filles, peut-être même en plus grand nombre. Les bougies étaient fichées dans des goulots de bouteilles disséminées le long des murs et, au fond, dans une vieille cheminée en pierre, un feu élevait ses flammes claires.

Tout en jetant des regards investigateurs autour de lui, il suivit Pierrick qui allait déposer au milieu d'autres provisions le carton qu'il avait apporté. Instantanément, il remarqua deux filles qui se roulaient une pelle sans la moindre discrétion. Toutes deux étaient coiffées d'une crête pileuse, presque de la hauteur de leur tête, l'aînée, de couleur mauve, l'autre, une petite mignonne, d'un blond plus naturel.

– Ah ! Pierrick, enfin ! Ben dis donc, t'en as mis du temps à te ramener !

Loïc tressaillit en reconnaissant cette voix. Il découvrit, à côté de la cheminée, Renard renversé dans des coussins. Il se demanda aussitôt s'il avait bien fait d'accepter cette invitation... Un jeune mec, de seize ans tout au plus, était à demi allongé sur lui, la nuque posée sur son ventre. Ses cheveux étaient coupés court, sauf une haute crête rouge vif sur le sommet du crâne qui ressemblait à celle de Renard, mais qui était agrémentée de deux aigrettes horizontales au-dessus des oreilles. Loïc espéra passer inaperçu, mais il fut déçu.

– Le-hic ! mon petit copain ! T'es venu, alors ? Comment va, mon poulet ?... On a bien niqué tous les deux, l'autre fois, hein ?

Puis, à la cantonade :

– Eh, les pisseuses, je vous préviens : Le-hic, c'est un super coup ! Il est chaud ! Je vous le conseille !...

Loïc se sentit rougir jusqu'aux oreilles ; en même temps, cette boutade lui faisait une introduction inespérée... Il vit son frère aller s'asseoir entre un balèze de son acabit, à cheveux bouton-d'or, et les deux lesbiennes qui s'embrassaient. Pour ne surtout pas paraître « le petit garçon qui suit son grand frère », il chercha une place de l'autre côté du cercle. Il remarqua une fille brune, qui devait avoir dix-huit ans à peine, très jolie, frileusement enveloppée dans une couverture écossaise, et dont la fantaisie capillaire s'arrêtait à quelques mèches derrière l'oreille d'un violet sombre, plutôt réussies. Son visage n'était pas torturé par des bouts de fer, et elle avait un air à la fois simple et mystérieux qui l'attira. Une place étant disponible entre elle et une autre femme, plus âgée, il traversa la lice en faisant de son mieux pour paraître assuré. Il s'assit, et il adressa à la première, à sa gauche, un petit sourire embarrassé, ne sachant pas de quelle manière il devait la saluer. De ses yeux noirs, elle le dévisagea comme un ovni.

Il s'adossa au mur et examina la salle. Il se demanda si le barbecue devait se faire dans la cheminée ; il n'avait pas vu la viande, mais elle était peut-être au frais. Du côté opposé, le sommet d'une roue à aube immobile passait au travers du plancher par une trémie, le bas devant plonger dans un bief ; il comprit pourquoi il continuait d'entendre le grondement du torrent qui se mêlait aux basses saturées de la musique.

Il restait cependant émoustillé par sa voisine de gauche et, lui jetant un coup d'œil, il s'aperçut qu'elle n'avait pas cessé de le fixer. Elle dégagea alors lentement son bras droit et, comme elle repoussait la couverture, celle-ci glissa et la découvrit. Loïc constata, sidéré, qu'elle était entièrement nue, et surtout qu'elle portait, enroulée autour de son cou comme un bijou, une épaisse chaîne noire et luisante. De là, les maillons tombaient entre ses petits seins dressés, avant de venir entourer son poignet gauche, qui en paraissait d'autant plus mince et fragile. Ses bras et son ventre étaient ornés de tatouages entrelacés, têtes de mort environnées de roses, chats sauvages au regard sadique, et de quelques formules lapidaires comme *Fuck you*. Elle avança sa main libre et lui frôla la joue du bout des doigts.

– Mais... C'est un bébé, ça !...

Loïc piqua un fard, terrassé par la honte. Exactement ce qu'il avait redouté ! À peine arrivé, se faire traiter en public de « bébé », et par une fille des plus jolies !

– Ça a même pas de guignol, j'parie !

Plusieurs rires fusèrent alentour. La fille s'adressa en face d'elle au balèze aux cheveux jaunes, à côté de qui se trouvait Pierrick.

– Buggy ! Viens me mettre une cartouche. Tu vas lui montrer ce que c'est, un mec.

– Bouge pas, Carol, j'arrive !

Le gros type se leva, avec empressement. Sa tête massive contrastait avec la crête lumineuse qui se dressait au sommet de son crâne, ses sourcils épais et bas lui donnaient un air de brute bornée, et son cou de taureau était entouré d'un collier de chien. Il portait une veste en cuir noir où couraient des chaînettes d'acier, il arborait des poignets de force cloutés, et son nez et ses oreilles étaient transpercés de piercings auxquels des croix chrétiennes étaient accrochées à l'envers. Il s'approcha en faisant le beau, comme un coq qui a été choisi pour sa vigueur. Carol se renversa sur le dos, lui décochant un sourire provocant, et écarta les jambes largement, faisant cliqueter la chaîne sur son ventre. Il commençait de débraguetter son pantalon en cuir, mais elle l'arrêta.

– Mouille, d'abord.

Docilement, il s'accroupit, et il enfonça le visage entre les cuisses blanches où sinuaient des serpents bleus à yeux rouges, avec des langues bifides qui s'avançaient jusque dans le délicat pli des aines, comme pour désigner le petit sexe entièrement épilé. Loïc, qui avait profité de cette perspective sur la fille pour mater son étonnant bas-ventre, plat, sans excroissance, fut gêné de le voir la proie de ce butor, et il détourna la tête.

Il continua d'examiner l'assistance en espérant trouver une autre fille qui lui plût. En face, la voisine de Pierrick observait distraitement

les ébats de Buggy et Carol, et il reconnut, à sa haute crinière mauve dressée du front à la nuque, la lesbienne de tout à l'heure. C'était une très belle femme, de vingt-cinq ans environ, aux yeux charbonneux, et dont les joues lisses paraissaient douces comme des caresses ; sous une veste en cuir brun, en travers de son tee-shirt noir, s'étalait en rouge sang le mot *ANARCHY*. La tête légèrement en arrière, elle avait un air vaporeux, elle semblait partie dans un voyage intérieur. Mais il vit soudain s'agiter devant elle une crête blonde, et il s'aperçut que sa copine était toujours là, mais allongée à présent entre ses jambes : elle lui avait ouvert le pantalon, et elle était très occupée à lui faire avec la bouche quelque chose que Loïc ne pouvait distinguer, mais qui devait être de la nature des soins que Buggy apportait à Carol. Troublé, il releva les yeux et croisa de nouveau le regard de la fille aux cheveux mauves. Mais elle l'avait surpris à les observer, et elle eut une moue méprisante, comme s'il n'était qu'un petit voyeur. Vexé, il essaya de prendre un air dégagé, feignant que la pique ne lui était pas adressée, et il passa outre.

Un peu plus loin s'en trouvait une autre, peut-être dix-huit ans aussi, aux longs cheveux noirs, les yeux perdus dans un cerne de khôl, et dont il découvrit qu'elle le scrutait impudemment. Il sentit le rose lui revenir aux joues, mais cette fois il se contraignit à soutenir son regard. Elle portait une robe anthracite, ornée de fins câbles d'acier en faisceau, qui s'évasait largement sur de très jolies cuisses. La hardiesse de l'examen qu'elle lui faisait subir était un peu effrayante, mais elle était mince et belle, avec une bouche délicatement ourlée, et il la trouvait particulièrement attirante. Soudain elle lui lança un regard par-dessous, posa le majeur sur sa lèvre inférieure, et elle l'abaissa. Lentement, sans le quitter des yeux, elle se l'enfila à demi, le suçà, puis, le ressortant, elle exhiba une langue tapissée de pointes argentées ! Horrifié, Loïc tressaillit : comment pouvait-on s'enfoncer du métal dans un organe si tendre, si sensible ?! Il avait eu l'impression de revoir, multipliées, les provocations de Renard.

Il détourna les yeux, mais il retomba sur les deux lesbiennes. La mauve s'était laissée glisser sur le côté, elle avait retroussé la courte robe fuseau noire de la blonde, et elle lui rendait le service qu'elle en recevait. Loïc fut saisi en découvrant ce 69, il n'en avait jamais vu autrement que sur Internet, et il trouva la scène très excitante. Mais il eut peur que l'aînée le fusille de nouveau du regard et il ne s'attarda pas.

Ne sachant plus où porter les yeux, il fit mine de s'intéresser au feu. Quelqu'un avait remis du bois, les flammes avaient repris de plus belle, et il se dit que s'ils ne le laissaient pas se calmer, ils n'étaient pas près de manger... Malgré lui, son regard fut attiré par Renard. Il avait renversé le garçon avec qui il était, et il l'embrassait profondément, tout en lui déboutonnant la chemise rouge à carreaux qu'il por-

tait sous sa veste en cuir. Puis il lui ouvrit le pantalon, y enfonça la main, et le pelota assez grossièrement.

Écœuré, Loïc détourna les yeux de nouveau, et son attention fut reprise par le couple à sa gauche. Buggy s'était redressé, il sortait un membre rougeâtre, d'une taille imposante, et Carol le prit dans ses adorables mains de petite fille, le caressant lentement. Sur le dos de ses doigts étaient inscrites, respectivement sur chaque main, les lettres *F-U-C-K* et *H-E-L-L*. Il trouvait la jeune fille magnifique, et il ne comprenait pas qu'elle enlaidît son corps avec ces tatouages, ni qu'elle s'intéressât à un mec aussi épouvantable. Elle présenta l'engin entre les lèvres de son sexe mouillé de salive et le laissa s'enfoncer en elle. Elle écarta les cuisses, chaloupant des hanches pour aider à la pénétration et poussant des gémissements suggestifs.

– T'as vu comme il l'a grosse ? Et bien dure ? Quand t'en auras une comme ça, tu reviendras me voir !

En entendant plusieurs éclats de rire, Loïc comprit qu'elle s'était adressée à lui ! Il baissa les yeux, mort de honte, ne sachant où disparaître... Soudain, il tressaillit en sentant une main lui caresser la nuque. Il se tourna vivement, inquiet de la sensualité avec laquelle on l'avait abordé, et il découvrit sa voisine de droite, à laquelle il n'avait pas encore porté attention. Celle-ci était d'un autre genre, nettement plus âgée, peut-être la quarantaine, et sa chevelure, comme celle des animaux en peluche qui se hérissent par électricité statique quand on les secoue, formait une sphère se dégradant de l'orange vif au rose fluorescent. Le visage, un peu trop en chair, paraissait douceâtre malgré un rouge à lèvres très sombre, mais les yeux cernés d'un vert profond le dévisageaient d'un air engageant. Elle portait une veste en cuir noir qui scintillait de clous argentés, comme le clavier d'un accordéon, et qui cachait à peine le haut de ses cuisses, prises dans des bas résille aussi épais que le grillage d'une clôture.

– Tu te cherches une femme, mon chou ? Une vraie ?

Il fut estomaqué par son assurance tranquille, son sourire impudique, la sensualité avec laquelle elle continuait de le retenir tendrement par la nuque. Malgré lui, il avait senti un frisson le traverser.

– Viens donc. Je vais te faire voir.

Elle écarta sa veste, glissa la main dans l'échancrure en V de son tee-shirt blanc et – elle ne portait pas de soutien-gorge – se sortit le sein.

– Tu veux ?

Loïc resta paralysé devant cette mamelle trop opulente, quatre fois plus grosse que les seins pointus de Carol, par les fraises gonflées qui pointaient vers lui, intimidantes. Quand elle l'attira sur elle, il n'osa cependant pas résister. Un parfum de patchouli vint à sa rencontre,

puis son visage s'enfonça dans une chair souple, tiède, tandis qu'on lui poussait un téton entre les lèvres.

– Vas-y, fais-toi plaise'...

Loïc était impressionné, tel un plongeur qui descend pour la première fois en apnée. Toutefois, la pointe qu'on lui présentait était ferme, le contact, surprenant mais pas désagréable, et malgré le parfum envahissant qui l'écœurerait, après une dernière hésitation, cédant à l'injonction des doigts qui lui imprimaient de légères pressions dans la nuque, il referma la bouche. Timidement, il entama un petit mouvement des lèvres pour faire quelque chose de ce qu'on lui offrait, mais en réalité il ne savait pas vraiment ce qu'on attendait de lui.

– Avec ta langue, aussi...

Il pensait qu'il n'était pas tombé sur la plus mignonne, mais mieux valait cela que rien, au moins tout le monde verrait enfin qu'il n'était plus un « bébé » ! Il se dit que c'était l'occasion de faire ses classes, et il suivit les indications qu'on lui donnait. Dès qu'il titilla le bout, celui-ci durcit et la femme gémit.

– Voilà, c'est bien mon chat, continue...

Les mains chaudes et molles alors s'aventurèrent sur lui, l'une lui remontant doucement sur le crâne, jouant dans ses cheveux et ruinant sa coiffure au gel, l'autre redescendant sur son dos et froissant langoureusement sa veste. Il était d'ailleurs étrange de voir comment ces doigts réagissaient à chacune de ses sollicitations, que Loïc marquât la pression de ses lèvres ou changeât le mouvement de sa langue, comment ils tressaillaient ou se crispaient brièvement, à croire que c'était sa bouche les commandait.

Tout à coup, au milieu des gémissements de Carol et de la musique où se mêlait le ronflement de l'eau, il reconnut la voix de Renard :

– Alors Meg, on joue à la môman ?...

Quelques ricanements épars s'élevèrent.

– T'as l'intention qu'y te suce la moule, aussi, ou t'en laisse pour les autres ?

Meg écarta doucement Loïc et, lui prenant le visage entre les mains, elle le regarda tendrement.

– Ouais, eh ben, mon bébé, il tête mieux que vous tous, tas de gros nazes !

– Bah, t'es sûre ? Moi je te dis que Groseille, y a pas meilleur pour te coller un barreau !...

Loïc tourna la tête et vit que le jeune mec aux cheveux rouges, maintenant tout à fait nu, était en train de pomper activement Renard, lequel le contemplait avec reconnaissance. Il découvrit le tatouage que le garçon avait au bas des reins : *NICK ↓ MOI*. Les lettres lui faisaient

un arc au-dessus des fesses, et la flèche était centrée sur sa raie. Il avait gardé ses chaussettes, rayées mauve et blanc, et Loïc, d'accord avec sa cousine, trouva que c'était effectivement absolument ridicule.

– ... C'est pas pour rien qu'on l'appelle « Groseille » tout de même !

De nouveaux rires s'égrenèrent tout autour. Loïc, qui ne comprenait pas ce qu'il pouvait y avoir de drôle, fut détourné des moqueurs par Meg qui le ramena doucement à elle.

– T'occupe pas d'eux, mon poussin, c'est rien que des débiles !

Elle le fixa droit dans les yeux, et il eut l'impression pénible qu'elle le pénétrait au plus intime : le regard qui passait entre ses paupières fardées le transperçait, le vrillait jusqu'au fond du cerveau. Il sentit, non sans surprise, que la fermeté avec laquelle elle le tenait par la nuque l'excitait singulièrement, et que cela le faisait rebander. Meg se pencha lentement vers lui et, après un dernier instant où elle resta en suspens à quelques centimètres de sa bouche, lui envoyant son haleine embue d'alcool, elle l'embrassa. Il fut écoeuré par le côté gras du rouge à lèvres, mais c'était tout de même très doux, et il se rendit compte que sa raideur s'était renforcée d'un coup.

Sans cesser de l'embrasser, elle le fit basculer sur le flanc, ses mains le relâchèrent pour lui couler sur les épaules, dans le dos, jusqu'aux reins, et, mère poule, elle l'enlaça, le serrant chaudement sur sa poitrine. Puis elle lui ouvrit la bouche, avec la langue, et elle entra en lui. Le vin était tiré, il fallait le boire, et il se laissa envahir. Il commençait cependant de s'inquiéter, de perdre pied, un peu écrasé entre les seins proéminents et les bras qui l'enveloppaient, étouffé par cet organe qui l'avait pénétré et qui cherchait à s'avancer ; il n'était pas loin de retrouver les pénibles sensations que lui avait imposées Renard. Tandis qu'un bras le retenait en travers du dos, il sentit l'autre main se glisser lascivement sous sa veste ouverte, passer le long de son flanc, remonter de la taille jusqu'à l'aisselle, lui prendre l'épaule par-derrière, et l'enfermer en se l'appropriant.

Puis, sans le lâcher ni lui abandonner la bouche, elle le repoussa gentiment et l'allongea sur le dos. Elle se remit à lui caresser le ventre entre les pans de sa veste, erra sur sa poitrine, lui pinça doucement les tétons ; il tressaillit sous le frisson qui l'avait traversé. Quand elle lui prit le cou et le palpa tendrement, le serrant légèrement, il eut une nouvelle appréhension en repensant encore une fois à Renard, mais elle ne l'étrangla pas comme il l'avait fait. Elle redescendit sur son torse, vint sur son entrejambe, et elle lui malaxa longuement la bosse au travers de la toile tendue du pantalon. Ses caresses étaient si voluptueuses que les boules lui étaient remontées dans le ventre, et il sursauta lorsqu'elle s'y posa. Elle poursuivit son exploration, lui avança la main entre les jambes, recula, contourna les cuisses, se glissa sous

les reins, et elle lui referma ses ongles sur les fesses, qui se crispèrent quand elle les serra. Il était toujours un peu sur ses gardes, mais il commençait à apprécier ces attouchements, l'efficacité de ces doigts qui voyageaient sur son corps, qui l'entraînaient dans un vrai bonheur, et il finissait même par prendre plaisir à l'intrusion de cette langue dans sa bouche. En tout cas, les sensations qu'il découvrait à cet instant étaient bien supérieures à celles qu'il ne s'était jamais procurées seul. L'émotion l'avait gagné, il flottait dans un monde nouveau, il était comme étranger à lui-même.

Elle se redressa, le lâchant enfin, et elle le contempla en souriant. Elle lui chuchota :

– Allez... tu me montres ton petit frère ?...

Loïc hésita une fraction de seconde sur ce qu'il devait entendre, mais il n'eut plus de doute lorsque, prenant un air gourmand, elle attrapa la tirette de sa braguette et la lui descendit lentement. Il fut confus en sentant son organe, qu'aucun caleçon ne retenait, jaillir d'un coup hors de son pantalon et s'afficher, nu, au vu de tous ! Mais quand les doigts onctueux l'enserrèrent, affectueux et tendres, il ferma les yeux et s'abandonna. La première fois qu'il se le faisait faire par une femme ! Il n'avait pas imaginé que ce pût être si fantastique... Elle se mit à lui caresser le membre lentement, toujours de bas en haut, sans que la pression fût trop insistante, elle se contentait de le comprimer ce qu'il fallait pour qu'il vibrât et, au moment où elle parvenait au gland, elle s'arrêtait en dessous, puis elle reprenait de la base, elle remontait, et ainsi de suite, sans fin. Il avait l'impression à chaque course, lorsqu'elle arrivait au bout, que tout le sang qu'elle amenait allait le faire exploser, qu'il allait irrésistiblement se transformer en un geyser... Carol, qui à côté continuait de se faire mettre assez rythmiquement, commença de pousser des cris de plus en plus stridents, et, par un étrange sortilège, les manifestations de sa jouissance se communiquèrent aux nerfs de Loïc, elles fusionnèrent avec son plaisir et le redoublèrent.

Malheureusement, Meg rouvrit les doigts, les écarta, et il dut reprendre son souffle. Elle lui caressa en rond le pubis, fit un petit tour sous ses bourses rétractées en les sollicitant de ses ongles effilés, laissant sa hampe osciller en l'air, esseulée, puis elle s'en empara de nouveau, regrimba jusqu'à son sommet, et joua un instant à faire coulisser le prépuce sur le gland, sans toutefois lui permettre de s'escamoter tout à fait, ce qui lui faisait pousser des gémissements d'exaspération. Comme pour le soulager, elle lui caressa le visage de l'autre main, lui enfonçant ses doigts dans les cheveux, achevant de désagréger la coque du gel, puis elle lui vint sur la poitrine, lui frotta le ventre, se faufila sur le flanc, s'arrêtant juste au-dessus de la hanche.

Tout à coup, Loïc fut piqué par la décharge électrique d'une raie ! Meg avait amené la pointe de la langue sur son sexe à demi découvert, et elle le provoquait, titillant au bout, sur la petite fente, la muqueuse à vif qui palpitait sous ces agaceries... Elle s'écarta, mais ce fut pour le reprendre autrement, et à l'instant où il sentit les lèvres se poser sur la racine de sa verge il tressaillit vivement. Elle remonta lentement sur le côté, tout le long, délicatement, aussi légère qu'une araignée, et il acheva de se tendre totalement. Elle fit le tour de son gland renflé, qui s'était dégagé, et distilla au creux de son sillon un filet de salive tiède... Puis, revenant face à lui, elle étira la langue et revint lui toucher la petite fente. Il poussa un nouveau cri, comme s'il avait été brûlé, et elle rit. Jamais de sa vie il n'avait eu de sensation si vive ! Elle recommença de le titiller là, à croire qu'elle cherchait à y pénétrer, et il geignait plaintivement, incapable de savoir s'il aurait voulu que s'arrêtât ce supplice ou qu'il durât éternellement.

Les lèvres s'accolèrent à son gland nu, et, retournées et renflées comme une fleur grasse, elles descendirent sur son membre en l'avalant. Elle l'absorba tranquillement, en entier, et tout le corps de Loïc se tendit, il poussa un long gémissement, crispant les doigts dans le vide ; il crut mourir tant l'impression était intense. La langue s'enroulait sur lui telle une vague autour d'un phare, il était plongé dans un bain chaud et mouvant, aspiré par un tourbillon qui l'emportait. Quand elle lui passa doucement les ongles sous ses bourses durcies, en les frôlant, il se mit à trembler, pris par un séisme interne ; il était sur le point d'éclater.

Heureusement, elle marqua une pause. Mais elle le retenait toujours au creux de sa bouche, l'enveloppant comme un petit animal blessé qu'on veut reconforter, l'enserrant tendrement, et sa verge exacerbée continuait de sursauter douloureusement. Elle avait son sort entre les joues, sur la langue, elle disposait de sa fin, selon son bon vouloir. Quand elle se remit à lui infliger quelques dépressions, l'aspirant en elle, le caressant par-dessous avec la langue, il sut qu'il ne résisterait pas.

Mais, à cet instant, une main étrangère se posa comme une tarentule en travers de sa figure ! Dégrisé d'un coup par des doigts beaucoup plus fins et plus durs que ceux de Meg, il se dégagea en tournant brusquement la tête. Il découvrit la jeune fille d'en face, celle à la robe et aux longs cheveux noirs, celle qu'il avait trouvée à la fois très attirante et un peu inquiétante. Elle rit sans indulgence, à croire qu'elle s'amusait de l'avoir cassé dans sa montée vers le moment ultime, et elle lui remit la main sur le visage, l'enveloppant plutôt rudement, le chiffonnant et lui tordant les joues, lui déformant la bouche où elle enfonceait des doigts.

– Je vais te bouffer, toi...

Meg se redressa nonchalamment.

– Qu'est-ce qu'y a, Gotha ? T'en veux un bout ?

La fille saisit la mâchoire de Loïc dans une tenaille et le contempla avec une fixité qui lui fit peur. Elle se pencha vers lui et, soudain, sortant sa langue tapissée de petits clous métalliques, taillés en pointe de diamant, elle lui lécha généreusement la bouche, sur toute la longueur ! Il sursauta, griffé, stupéfait par ce contact abject.

Elle s'écarta, lui écrasant les lèvres sous son pouce, et elle grogna :

– J'kiffe ses babines de louloute, à ç'ui-là...

La vulgarité de sa voix inquiéta Loïc. Il sentit les doigts effilés se glisser sous sa nuque, se planter dans ses cheveux, lui relever la tête, et elle se baissa vers lui. Elle lui enfonça sa langue en cotte de mailles dans la bouche, et elle la parcourut en frétilant comme une anguille. Malgré la rudesse de cette intromission, il en eut quelque satisfaction : la fille était suffisamment jolie pour que, même s'il n'avait pas l'initiative de ce baiser insolite et déplaisant, il en fût gratifié. Il était tout de même en train de passer d'une femme à une autre ! « Open baise », avait dit Pierrick ; cette fois, il n'avait pas menti.

Gotha se redressa et, le contemplant froidement comme un poisson à l'étal, elle ordonna :

– Fous-le oilpé.

Cette injonction inquiéta Loïc. Mais Gotha était vraiment très mignonne, bien plus jeune et plus sexy que Meg, et s'il pouvait avoir un rapport avec elle, c'était une chance qu'il n'espérait plus !

– Je vais te le préparer, ma chérie...

Il sentit Meg lui dégrafer le ceinturon, ses doigts lui défaire presque maternellement le bouton de la taille, puis le pantalon lui coulisser le long des cuisses. Pendant ce temps, Gotha s'était redressée, elle avait attrapé sa robe par les côtés en croisant les bras, et elle l'enleva comme on retire un tee-shirt. À cet instant, Loïc fut saisi d'horreur ! Une longue balafre rougie remontait en travers du ventre de la fille, depuis le pubis jusqu'au sternum, barrée d'épaisses sutures violacées ! Elle ressemblait tout à coup à une créature de Frankenstein mal recousue. Quelle opération avait-elle pu subir pour qu'on l'ouvrît ainsi de bas en haut, comme une carcasse de boucherie ?!... Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il s'agissait seulement d'un hideux tatouage.

Entièrement nue, Gotha l'enjamba et, avec un sourire vipérin, elle s'agenouilla sur lui à califourchon, lui posant ses tibias sur les épaules et lui prenant la tête entre ses cuisses. Il fut débordé par un afflux de sensations, une chair incroyablement tendre lui enveloppait les joues, un sexe épilé s'avancait devant son nez, formé de deux lunules roses qui s'entrouvraient à peine et laissaient apparaître quelques perles lui-

santes. Et il sentit, entre les pans de sa veste, se poser des fesses de velours, il perçut leur chaleur, il fut pénétré de leur poids ; il se remit à bander.

La fille s'écarta la fente de deux doigts.

– Lèche.

La bouche de Loïc fut recouverte par une chair souple et humide, chaude, envahissante, qui délivrait une odeur forte rappelant celle des oursins. Il se força de l'accepter – il se souvenait de l'autre gros à côté qui avait mangé le sexe de Carol, et aussi de la petite blonde avec celle à la crête mauve qui semblaient tout autant se délecter à le faire, et il comprit qu'il devait apprendre à aimer cette étrange pratique. Timidement, il avança le bout de la langue, et il frôla l'entrée de ce monde inconnu. Mais, impatientée par ses appréhensions, Gotha l'attrapa par les cheveux et l'attira entre ses jambes.

– Vas-y. Fourre-moi ta lavette. Bien au fond.

Il hésita un instant, puis il se décida et poussa la langue dans cette ouverture inquiétante d'où venait une eau légèrement filante. De sentir la fille frissonner l'aiguillonna, il reprit courage et, s'enfonçant plus profondément, il se hasarda au milieu des tendres replis qu'il dévoilait. Les chairs palpitaient comme un cœur contre ses lèvres, elles se dérobaient devant lui, elles semblaient l'attirer pour l'engloutir. Subjugué, il s'aventura dans cette fente, la sonda prudemment, et il vivait cette exploration comme une admission dans un monde nouveau, un peu effrayant mais gratifiant. Il découvrit, en haut, une petite protubérance, pas plus grosse qu'un tétin, et à peine l'avait-il effleurée que la fille parut s'envoler. Elle se raidit, se mit à trembler, et lui crispa encore plus rudement ses doigts dans les cheveux. Il devina qu'il avait trouvé un point sensible, et il le sollicita longuement, ravi de disposer enfin d'un pouvoir sur elle... Il se risqua, replia les bras, et il lui posa timidement les mains sur les reins. Ils étaient délicieusement tendres, soyeux et duvetés, souples et nerveux, il n'avait jamais rien eu d'aussi excitant entre les mains. Il osa les caresser, il monta sur le dos, redescendit sur le versant des fesses. Mais Gotha se trémoussa impatiemment pour le repousser et lui signifier d'arrêter cela.

Se reculant à peine, elle lui amena sur l'arête du nez la commissure supérieure de sa fente, là où germait son bouton sensible, et elle s'y frotta plutôt rudement. Cela devint pour Loïc bien plus pénible, car elle le tirait par les cheveux pour le diriger, et elle lui écrasait le nez ! Il se sentit réduit à un ustensile, un *toy boy*, alors qu'il aurait voulu l'aimer, la caresser...

Depuis un instant, il ne faisait plus attention à Meg, mais elle lui avait ôté les chaussures, elle avait achevé de le débarrasser du pantalon, et il sursauta quand, lui ayant soulevé un talon dans ses mains, elle lui embrassa le pied. Puis elle lui emboucha le gros orteil et le su-

ça comme un bonbon ! La sensation aurait pu être assez excitante, malheureusement ce qui lui couvrait le visage et le traitement qu'on lui faisait subir occultaient tout le reste.

Gotha se retira, le laissant barbouillé d'un jus un peu gras qui malgré lui l'avait écœuré, et elle se coucha à côté, sur le dos. Forçant Meg à lâcher le pied de Loïc dont celle-ci semblait faire ses délices, elle le fit rouler sur elle et lui repoussa la veste sur les bras pour l'en débarrasser. Ils étaient maintenant l'un sur l'autre, entièrement nus, et il se prit à rêver qu'il atteignait enfin au but : il allait le faire, pour de bon ! Il sentait les petits seins durs se redresser contre sa poitrine, son ventre adhérer à celui de la fille, leurs cuisses s'entremêler merveilleusement, et son sexe tendu touchait déjà celui que sa bouche venait de quitter. Elle glissa une main entre eux, lui attrapa la verge, et la dirigea sur elle. Le gland de Loïc écarta les chairs humides et commença d'entrer dans ce chemin fabuleux sur lequel il avait si souvent fantasmé ; c'était fantastique ! Son cœur battait à se rompre.

Mais, au lieu de le laisser poursuivre, elle garda son poing fermé en anneau autour de la base de son membre, l'empêchant de s'enfoncer davantage que quelques centimètres. Il en ressentit une terrible frustration et protesta d'un grognement. Il était arrêté au début de sa course, il ne pouvait aller au bout, c'était une impression insupportable. Sans le lâcher, elle passa l'autre main entre eux, vint lui prendre les bourses, les comprima dans ses ongles, et, simultanément, elle serra les muscles pelviens en lui emprisonnant le gland dans un fermoir, suffisamment fort pour qu'il se redressât en gémissant. Elle ordonna :

– Vas-y Meg, fourre-le !

À sa plus grande horreur, alors qu'il se débattait déjà dans un mélange de sensations contraires, Loïc sentit Meg lui ouvrir les fesses et, soudain, un doigt mouillé lui toucha l'anus ! Il se contracta en se démenant pour la repousser, mais elle usa de mouvements alternativement sinueux et rotatifs, et elle parvint à ses fins. Dès qu'une phalange fut introduite, il ne contrôla plus rien, il fut forcé, elle entra le majeur entier. Il poussa un glapissement de colère : n'allaient-elles pas lui laisser une chance de profiter de sa toute première expérience ?! Son sexe écrasé à craindre de le perdre, ses bourses enserrées dans des griffes, maintenant il se faisait en plus doigter par derrière !

Et, tandis que Meg coulissait en lui, allant et venant voluptueusement, Gotha le fit ressortir d'elle, elle lui reprit fermement la verge dans son poing, et elle en dirigea le bout sur l'angle supérieur de sa vulve. Elle s'y frotta comme elle l'avait fait sur son nez, de plus en plus vite, en poussant des gémissements aigus qui montaient en vagues rapprochées. Loïc, lui, retenu à deux mains par les bourses et par la verge, l'anus perforé, se tordait en criant de douleur, son gland à vif pressé, écrasé sans ménagement.

Soudain tout le corps de la fille se tendit en arrière, et elle fut agitée de tressaillements rapides et intenses. À défaut de connaître lui-même le plaisir, Loïc eut la consolation de la voir sous lui prise d'un orgasme dont il était tout de même la source. Meg, sans retirer son doigt, l'encourageait tendrement :

– Vas-y, mon chou, lâche ta sauce !

Mais il n'était plus en état de « lâcher » quoi que ce fût, bien trop perturbé par ce traitement rude et douloureux qu'on lui faisait subir. Par-dessus le marché, cela durait, la fille n'en finissait pas de jouir, c'était sans fin.

Finalement, elle parut s'épuiser, ses spasmes se ralentirent, ses cris s'assourdirent, son corps se détendit, et elle rouvrit enfin les mains. Meg se décidant pareillement à sortir de lui, Loïc bascula aussitôt sur le côté pour se mettre à distance de cette furie, et il resta allongé sur le dos, à retrouver ses esprits, frustré et mécontent de la tournure qu'avait prise cette rencontre.

Meg se pencha sur lui.

– T'inquiète pas... je vais te finir, mon chat...

Elle lui caressa affectueusement le front, lui repoussant les cheveux en arrière.

– ... Tu vas partir au ciel, toi aussi...

Sa main langoureuse lui descendit sur le flanc, se posa sur la hanche, lui vint sur la cuisse ; il fut repris d'un frisson.

– ... Je vais te faire sauter le pétard !

Mais, à l'instant où elle lui prenait le sexe et s'apprêtait à l'embrasser, Loïc aperçut, derrière elle, Renard debout.

– Allez Meg, laisse faire les mecs, maintenant. C'est moi qui vais lui faire péter la calebasse !

Meg se retourna et lui dit ironiquement :

– Quoi ? C'est toi qui vas l'envoyer au ciel, ce chérubin ?

– Et comment !

Il ricana. Puis, de ses mains dures et nerveuses, il empoigna Loïc à bras-le-corps, lequel se débattit maladroitement, la tête encore brouillée par ce qu'il venait de subir, sans pouvoir empêcher qu'on le soulève, le basculât, le mît à quatre pattes.

– À mon tour, p'tit coq !

La position n'était que trop claire, et Loïc, retrouvant ses esprits, se démena furieusement pour lui échapper ; il n'avait aucune envie de revivre ce que le butor lui avait imposé dans sa chambre ! Mais Meg s'agenouilla à côté de lui, le prit par les épaules et l'immobilisa, tendrement mais fermement.

– Allons, mon chou, t'aimes pas les mecs ? Faut goûter à tout, dans la vie, tu sais.

Renard, qui le tenait solidement par la taille, se mit à genoux derrière lui en gloussant :

– T'en as pas marre d'être avec toutes ces fous ? Toutes ces cramouilles baveuses ?...

Loïc se tortilla comme un fou pour lui échapper, mais il ne put l'empêcher de lui écarter les jambes.

– ... T'as pas envie de te rafraîchir avec une bonne bite bien raide ? d'te faire ramoner à fond ? Ça, ça file des good vibes !...

Renard s'avança entre ses cuisses et, avec Meg qui était robuste et qui le maintenait à bras-le-corps, Loïc malgré tous ses efforts ne parvenait pas à se dégager. Elle susurra :

– Prépare-le bien, le petit. Si c'est sa première fois...

– Nan, nan, je l'ai déjà mis. Mais t'inquiète, je vais te l'assaisonner comme y faut.

Loïc sentit qu'on lui ouvrait les fesses, qu'on lui crachait dans la raie, et il eut confirmation de ce qui l'attendait. Il se tortilla comme il put pour repousser le gland menaçant qui lui parcourait la fente en y étalant la matière gluante, mais en vain. Il fut pointé, et le membre augmenta progressivement sa pression, cherchant à le faire céder. Son angoisse redoubla, il se débattit comme un forcené pour s'échapper, il gueulait à présent sans retenue, il se fichait de « faire du scandale », il voulait fuir ce bordel où son frère l'avait conduit – il aurait tout donné pour remonter le temps et avoir refusé de venir à cette « fête » ! Soudain, après un effort plus soutenu du boutoir qui l'attaquait, il fut submergé, son derrière s'ouvrit. Renard l'enculait de nouveau ! Il poussa un cri désespéré tandis que l'organe rigide pénétrait en lui, lentement, de toute sa longueur, jusqu'au bout, jusqu'à buter au fond de ses entrailles. Puis il se mit en mouvement, se reculant et se renfonçant, le démolissant un peu plus chaque fois qu'il revenait en lui.

Il sentit alors Meg lui attraper le menton, le forcer à redresser la tête, et il comprit qu'une autre épreuve l'attendait. Buggy, la baraque aux cheveux bouton-d'or, celui qui avait baisé Carol, s'était agenouillé devant lui, son mandrin toujours dehors, et il lui enferma le visage dans ses grosses paluches. Il lui plaça son nœud sur les lèvres et, immobilisé dans un étau, Loïc fut débordé, obligé de le prendre.

Il entra définitivement en enfer. Renard s'enfonçait et sortait furieusement d'entre ses fesses, contre lesquelles son ventre claquait, et Buggy le pistonnait dans la bouche, l'étouffant sous son pilon. Ballotté entre les coups de reins qu'on lui infligeait dans le derrière et ceux dont on lui bourrait la gorge, il suffoquait, il avait l'impression qu'il allait être coupé en deux, qu'il allait éclater ; il allait mourir.

Renard jouit le premier. Mais l'autre suivit de près, lui envoyant des paquets de sperme au fond de la langue qui soulevèrent Loïc de hoquets ; il aurait vomi s'il n'avait eu l'estomac vide.

Enfin, on le lâcha. Il retomba à quatre pattes, appuyé sur les mains, pantelant, recrachant la matière gluante dont on l'avait baigné, sans parvenir à s'en débarrasser tout à fait, mortifié par son derrière défoncé qui le brûlait affreusement.

Il entendit cependant derrière lui Renard qui protestait d'une voix amollie :

– Qu'est-ce qui y a, mon Groseille ? T'as envie d'y faire un tour ? Y a pas de problème, t'sais : ce soir, c'est libre service !

Loïc se laissa tomber sur le côté, en roulant sur son bras. Il découvrit le petit copain de Renard planté devant lui, toujours à poil et en chaussettes rayées, et à son air crispé il devina qu'il était jaloux ; il sentait chez ce garçon à peine plus âgé que lui une violence à l'état brut. Groseille dit sur un ton acerbe :

– Et si on le collait au barbecue ?...

Loïc eut un frisson d'effroi. Ces tarés n'étaient pas cannibales, tout de même ?!

– ... C'est pour ça que vous l'avez amené, non ?

Il resta interdit : « Pour ça que vous l'avez amené » ? On l'avait amené *pour* quelque chose ? et pour *quoi* ? Est-ce que Pierrick l'aurait encore trahi ?!... Renard acquiesça et lança, à la cantonade :

– Qu'est-ce que vous en dites ? On le fout sur le gril, le baigneur ?...

Quelques sifflets approbateurs lui répondirent. Loïc fut pris d'épouvante. Il ne savait exactement ce qu'ils lui préparaient, mais ce ne pouvait être rien de bon ; il eut le sentiment qu'ils venaient de plébisciter la curée. Il regarda du côté de Pierrick, espérant un secours in extremis, mais celui-ci baisait la fille à la crinière mauve tandis que la blonde lui fouettait rageusement les fesses, et il ne risquait pas de s'intéresser à ce qu'on faisait de son petit frère.

Meg, qui était restée agenouillée à son côté, lui sourit tendrement.

– Pas de chance ! T'as gagné !...

Soudain le visage de Loïc fut attrapé dans une pince et on l'obligea brutalement à se mettre debout : c'était Groseille qui venait de s'emparer de lui. Il le souleva presque du sol et, l'examinant de la tête aux pieds, il grommela :

– Mmmouais, ça m'a l'air baisable...

La mâchoire défoncée, Loïc se débattit furieusement et parvint à se dégager. Mais il sentit les mains de Meg le reprendre en lui entourant affectueusement les épaules.

– Viens, mon chéri, t'inquiète pas. C'est juste pour s'amuser !...

Loïc, lui, voulait juste s'en aller. Il lui fallait trouver n'importe quel moyen pour désertier très vite cet endroit qui ressemblait de plus en plus à un piège infernal. Mais il était au centre d'une arène, plu-

sieurs commençaient de s'approcher, les regards convergeaient sur lui, et il se rendit compte qu'il ne pourrait pas leur échapper facilement.

– ... On va rien faire que te déniaiser un peu...

Le ton persuasif de Meg le fit douter. Et puis, il ne voulait pas, comme elle le disait, avoir l'air « niais ». Mais surtout, s'il refusait de les suivre, ils allaient lui tomber dessus. À contrecœur, il se laissa entraîner.

Meg l'amena vers le fond de la salle, là où se trouvait la roue à aubes.

– Viens, mets-toi là-dessus...

Cela lui parut tellement saugrenu que Loïc tiqua.

– Mais... pour quoi faire ?

– Ben... Pour te faire niquer, bien sûr !...

Meg lui parlait toujours de son ton doucereux et tranquille, en lui glissant lascivement ses mains chaudes sur les bras et le dos, mais Loïc frissonna de peur.

– ... C'est qu'y ont tous bien envie de se faire tes jolies p'tites seufs, tu sais, mon chéri.

Cette fois, c'en était trop.

– Non... Non, non, je veux plus... Ça va, laissez-moi...

Et il se dégagea des mains qui l'enveloppaient. Mais Groseille le rattrapa et le gifla à la volée.

– Ta gueule, bouffon. Viens ici !

Loïc resta abasourdi, la joue brûlante. D'une secousse il fut poussé et basculé sur la roue, dos contre l'arc de cercle que formaient les grosses pales en bois. Renard le saisit par les chevilles pour l'immobiliser, et Groseille lui retourna les bras en arrière. Prenant un des sandows préparés, il lui en entoura de deux tours les poignets ensemble, puis il le glissa sous une pale, tira pour le tendre, et il en passa les crochets l'un dans l'autre. On lui attacha les pieds de même, mais séparément, en les fixant aux montants de la roue de manière à les lui garder écartés. Il était ainsi complètement exposé, cambré, la tête renversée en arrière, le ventre tendu en l'air, les jambes ouvertes. Les pales lui entraient cruellement dans les reins, les caoutchoucs lui mordaient la peau des poignets et des chevilles, et, autour de lui, il ne voyait plus les autres qu'à l'envers, comme des pantins suspendus par les pieds au plafond. Il était abattu ; il sombra dans le désespoir. Toutes les attentes, les perspectives qu'il avait eues en venant ici s'étaient évaporées, il allait seulement servir de jouet sexuel – de nouveau. Et il était effaré d'apercevoir parmi ceux qui l'entouraient pas moins de filles que de garçons, sans qu'aucune ne montrât davantage l'intention d'intervenir en sa faveur.

Groseille lança à la cantonade :

– On va lui refaire son look ! Qui c'est qu'a une deuzeton ?...

L'anxiété de Loïc redoubla. Que voulait faire ce dingue ?!... Il entendit de nouveaux sifflets modulés quand, quelques instants plus tard, la touffe orange et rose de Meg se pencha en agitant une tondeuse électrique devant ses yeux. Un frisson d'effroi le traversa.

– On va te faire une belle coupe !

Groseille la lui arracha des mains.

– Je m'en occupe ! Je suis spécialiste.

Loïc, horrifié, gémit.

– Non, laissez-moi... s'il vous plaît...

Groseille n'accorda aucune attention à ses supplications. Il lui prit la tête, la plaqua méchamment sur le côté, et il lui repoussa les cheveux vers le haut. Loïc entendit avec épouvante le bourdonnement de l'appareil qu'on mettait en route. Quand le métal se posa en haut de sa joue, il poussa un cri et se débattit comme un désespéré. Ce malade allait le défigurer ! Mais, attaché comme il l'était, la tête bloquée, il ne pouvait rien faire pour échapper à son sort. Il entendit le garçon glousser de plaisir, et la tondeuse lui monta sur la tempe. Affolé, il sentit ses cheveux se redresser sous la morsure des petites lames, se tordre, puis le quitter en tombant par paquets. Il ne put retenir des larmes. Ce sa-laud l'arrachait à sa vie pour le forcer à entrer dans la sienne !

Il frémit d'horreur quand le froid de la grille se posa de nouveau sur lui, derrière son oreille, et remonta tout en haut, lentement, inexorablement. Puis elle lui vint sur le front, se glissa sous la racine de ses cheveux, et, comme les mandibules d'un scarabée teigneux, repartit pour suivre le sommet de son crâne. La joue déformée par les doigts incrustés dans son visage, il était absolument terrifié par le ronflement de la tondeuse qui rampait sur lui, et il poussait des gémissements désespérés en sentant les longues mèches de ses cheveux se redresser sous l'attaque de l'acier vibrant, tourner sur elles-mêmes, et tomber par terre.

Sa tête fut brusquement renversée, plaquée de l'autre côté, et le métal se posa sur sa pommette, s'apprêtant à le mutiler de l'autre côté.

– Attends... Laisse-le...

C'était la voix de Meg, toujours douce et tranquille.

– ... Il est plus mignon, comme ça, au lieu d'une banale crête...
On dirait une demi-lune !

La main qui le maintenait le relâcha, mais Loïc ne bougea pas. Il était anéanti. Il ne se rendait même pas compte de ce qui lui restait sur le crâne. Ce fut Meg, en lui passant gentiment la main pour l'épouseter, qui lui fit comprendre qu'il n'avait plus ses cheveux que sur la moitié de la tête !

– T’es magnifique, comme ça ! Avec du gel, tu vas te faire une coiffure d’enfer ! Tu vas déchirer !

Elle reprit la tondeuse des mains de Groseille.

– Mais il t’a fait du travail arabe ! Je vais t’arranger ça.

Pendant qu’elle achevait avec des gestes caressants de le raser de près, repassant soigneusement sur les derniers petits épis, ajustant la ligne de démarcation entre son crâne nu et ce qui restait de ses cheveux, le finissant derrière les oreilles ou sur la nuque, il continuait de pleurer doucement. Le mal était fait, et il était irrémédiable ; il lui faudrait des années pour retrouver sa tête.

Elle s’écarta enfin. Mais il sentit sa main un peu épaisse le prendre par la hanche, et il tressaillit dans ses liens quand soudain le rasoir électrique se posa sur son pubis. Le vrombissement reprit, et la tête métallique glissa autour de la base de son sexe. Il comprit que les petites lames passaient au travers du léger duvet qui avait commencé de lui venir là. Pour cela, il se fichait de le perdre, mais il était mortifié par la manière dont elle le manipulait, comment elle poussait son pénis d’un côté puis de l’autre pour l’atteindre partout, lui soulevant les bourses et le rasant par-dessous, puis lui caressant tendrement l’intérieur des cuisses, à petits coups, pour en faire tomber les poils fauchés. Loïc voyait que tout le monde s’était rassemblé autour de lui, et il se sentait ridicule, comme un poulet qu’on plume, un caniche qu’on toilette pour un concours.

– Ça sera plus propre, comme ça !

Quand Meg eut fini, elle éteignit la tondeuse, et elle revint se pencher sur lui.

– T’es vraiment trop chou, comme ça, mon chéri. T’es le clou de la fête ! Une réussite !

Mais Loïc ne l’écoutait pas car Gotha avait surgi de l’autre côté :

– Dommage qu’on n’ait pas de quoi t’en faire des vrais... Mais je t’ai trouvé ça...

Et elle déroula une guirlande d’épingles de nourrice qui cliquetèrent devant ses yeux. Ahuri, très inquiet de nouveau, il la vit préparer un tabouret sur lequel elle posa une bougie. Meg dit doucement :

– Elles sont très jolies, tes petites oreilles...

Elle lui en prit le lobe et le fit rouler entre le pouce et l’index.

– Elles sont tendres...

Loïc secoua la tête, redoutant ce qui allait suivre.

– Non ! arrêtez ! Pas ça !... Qu’est-ce que vous voulez faire encore ?! ...

De nouveau Groseille lui plaqua la joue contre le bois.

– Ça va ! Fais pas ta rate ! Tu seras bien plus belle, après !

Gotha avait ouvert une épingle et en passait la pointe dans la flamme de la bougie. Puis elle se pencha sur lui. Il poussa un cri aigu en se cambrant sur la roue : elle lui avait percé le lobe de l'oreille avec l'aiguille brûlante !

Elle la referma. Toujours écrasé sous la poigne du garçon qui pesait sur lui de tout son poids, il la vit en chauffer une autre. Il gémit :

– Arrêtez ! Vous êtes fous ! Laissez-moi !

Il sentit les petits doigts lui reprendre le lobe, et aussitôt une seconde piqûre le fit bondir dans ses liens. La main de Meg caressa tendrement son bras retourné, remontant jusque sur le plat de son aisselle, complètement exposée par la position.

– Allons, c'est rien...

Groseille le relâcha, et tous l'examinèrent. Meg sourit, admirative :

– Tu vas bientôt commencer à ressembler à quelque chose !

Du bout du majeur, tandis qu'elle tenait ses autres doigts légèrement écartés et relevés dans une pose un peu précieuse, elle lui caressa l'aile du nez.

– Et sa truffe, elle est pas mignonne ? On dirait des petits bigorneaux!...

– T'as raison !

Groseille saisit Loïc par la mâchoire et lui bloqua de nouveau la tête contre la pale de bois. Gotha lui attrapa délicatement une narine et la lui écarta. Il eut juste le temps de protester :

– Non !...

Et il poussa un cri tout en se convulsant : une épingle brûlante l'avait traversé ! L'angoisse de penser qu'on lui avait perforé le nez était encore bien plus forte que la douleur. La pression sur son visage se relâcha, et il ramena la tête de côté en gémissant. Il sentit une goutte de sang lui couler le long du nez, et comme il était renversé en arrière elle lui descendit jusque dans le creux de l'œil. Meg l'essuya d'un doigt délicat.

Mais l'inquiétude le reprit quand Gotha ouvrit une boîte en carton, de la taille de celle d'un tube de dentifrice, et sur laquelle était inscrit en gros *EDEX*. En la voyant en sortir une seringue, son cœur s'arrêta. Le souffle coupé, il la regarda visser l'aiguille sur le tube, puis retirer le petit capuchon qui la protégeait. Il entendit Groseille insister :

– Mets-lui la dose, hein ?

– T'inquiète, je lui fais l'intégrale.

Loïc était tellement affolé qu'il ne parvint pas à émettre un mot. Au loin, une voix de fille très excitée, peut-être celle de Carol, s'exclama :

– Wow ! Ça va être chaud, ça !

Gotha dressa la seringue, tapota sur le tube, et poussa le piston jusqu'à ce qu'une première goutte apparût au bout de l'aiguille. Elle avait des gestes sûrs et précis, à croire qu'elle avait l'habitude des injections. Puis elle prit la seringue dans son poing, comme un criminel tient le couteau qu'il va enfoncer dans le cœur de sa victime, et à partir de là Loïc ne la vit plus. Il la sentit lui attraper la verge, lui enfermer le gland avec trois doigts en clocheton, le lui tirer, puis le faire légèrement pivoter sur son axe, plusieurs fois, comme pour le réveiller. Loïc restait dans l'attente, bouche ouverte, n'osant plus respirer, tétanisé par l'angoisse. Il était si contracté que la piqûre sur le côté de son pénis lui parut indolore, ce fut à peine s'il la devina. Mais elle dura longtemps, au moins dix secondes, et une sorte de brûlure le gagna progressivement. Il était paniqué : qu'est-ce que c'était, ce produit ? Quel effet allait-il lui provoquer ?!

Enfin, il comprit que l'aiguille avait été retirée, car la main de Gotha s'était refermée sur son membre. Elle resta ainsi quelques minutes, immobile, se contentant de le presser légèrement. Peu après, incrédule, il le sentit qui se mettait à bander, spontanément ! Il grossissait et repoussait les doigts de la fille, comme si une pompe le gonflait de l'intérieur.

Lorsqu'elle le lâcha, il demeura dressé, vertical au-dessus de son ventre. Autour de lui, plusieurs mecs le regardaient en se branlant, en attente. Il tressaillit quand la main chaude et enveloppante de Meg le lui reprit.

– On dirait que ça te fait de l'effet, mon petit chou !...

Elle gloussa. Elle le masturba doucement, et il sentit aussitôt sa verge achever de se raidir au point de se retourner sur son ventre. Il avait l'impression qu'il n'avait jamais bandé comme cela, qu'il ne l'avait jamais eue aussi dure.

Alors Gotha grimpa sur la roue, enjamba Loïc, s'accroupit au-dessus de lui et, lui attrapant la pine par-dessous, elle la dirigea habilement entre ses fesses. Il gémit, car elle était tellement tendue que cela en devenait douloureux. Puis Gotha se laissa doucement descendre et la fit entrer en elle. Loïc poussa une longue plainte tandis qu'elle se sodomisait sur lui.

Mais il fut soudain muselé. Un mec – peut-être Groseille – était venu de l'autre côté, au-dessus de sa figure, et se posta sur ses bras attachés. Il le força d'ouvrir la bouche, et il y introduisit son sexe. Loïc, la tête à l'envers, manqua vomir en sentant le gland repousser sa langue, s'enfoncer dans sa gorge, tandis que le paquet des bourses contractées lui butait sur le nez. À demi étouffé, il remarqua à peine qu'on le saisissait au même moment par les hanches, qu'un autre organe se présentait entre ses fesses...

Un ange passe – Loïc

Pendant un temps sans fin, peut-être des heures, il fut la proie des garçons qui le prenaient en même temps, des deux côtés, mais également des filles qui venaient s'empaler sur lui, par-devant ou par derrière. Parfois aussi, quand l'une était accroupie sur lui, une autre se frottait la vulve sur son visage, se branlait le clitoris sur son nez. Ce furent elles surtout qui le torturèrent, lui pinçant les bouts de seins à le faire hurler, lui laissant couler la cire liquide des bougies sur les testicules, s'amusant à voir qui arriverait à lui enfoncer dans l'anus le plus de doigts à la fois. Cependant, même quand les garçons le violaient sans discontinuer, il ne débanda pas.

Petit à petit, il sentit une vase sombre et gluante l'envahir, la salle parut s'obscurcir, les voix se brouillèrent, et il sombra lentement.

Fête des Mères

Loïc sortit d'un sommeil profond comme un coma. Il était dérangé par une lumière crue, et la crainte indistincte d'un danger qui pourrait le menacer finit de l'éveiller d'un coup. Il cligna des yeux. Il crut halluciner : une grande soucoupe blanche tournait au-dessus de lui... Quand sa vue se stabilisa, il comprit qu'il s'agissait d'un macaron qui ornait le plafond et d'où pendait la boule miroitante d'un lustre. Il se demanda où il était. Il se sentait moulu comme si on l'avait tabassé, et son entrejambe l'élançait terriblement.

En reprenant progressivement conscience, son champ de vision s'élargit, et il s'aperçut que la pièce dans laquelle il se trouvait était très haute, avec de beaux murs beiges, des moulures mordorées. Les voilages d'une grande fenêtre, à demi protégée par des persiennes, filtraient la lumière ensoleillée d'un milieu de journée. Il tourna légèrement la tête et découvrit soudain qu'il n'était pas seul : un garçon, assis à côté du lit, le regardait. Loïc ne le connaissait pas. Et il n'avait jamais mis les pieds dans cette maison – ni dans aucune semblable d'ailleurs, il avait l'impression d'être dans un château. Il ne comprenait absolument pas comment il se trouvait là.

Le garçon, le voyant réveillé, lui fit un timide sourire :

– Bonjour...

Loïc le dévisagea. Il paraissait de son âge, assez fluet, avec un visage plutôt pâle ; ses cheveux bruns, pas très longs, à peine ondulés, laissaient dégagé son front lisse ; des sourcils effilés surlignaient de beaux yeux, doux mais soucieux ; et il gardait entrouvertes ses lèvres d'un léger rose, comme quelqu'un à la disposition des autres. Il était vêtu d'un pull bleu marine, assez ample, d'une matière souple et moelleuse, dont le col en V encadrait celui d'un petit polo blanc, et d'un pantalon de jogging gris clair. Il se tenait droit dans le fauteuil, et il l'observait avec attention. D'un air un peu inquiet, il demanda :

– Vous avez pu vous reposer ?...

D'un seul coup, Loïc se souvint du moulin et de tout ce qui s'était passé. Il porta la main à son visage, mais plus rien ne traversait sa na-

rine ni son oreille, sur lesquelles il ne sentit que de légères croûtes. Cependant, quand ses doigts remontèrent sur son front, il se convainquit qu'il n'avait pas rêvé : la partie gauche de son crâne était absolument nue. Il ne lui restait que la moitié de ses cheveux qui retombait, mollement, de l'autre côté. Il fut écrasé par ce violent retour de la réalité.

Il se redressa sur un coude. Il était perdu dans un grand lit moelleux avec des oreillers ourlés de dentelle, sous une couette en plumes, entre des draps blancs, épais et doux comme une caresse. À gauche, deux armoires aux formes anciennes entouraient une cheminée en marbre ; à droite, derrière le garçon, un miroir dans un cadre doré était accroché au-dessus d'une commode blanche, où s'épanouissait un petit bouquet de muguet et de roses pâles ; face à lui, devant la fenêtre, des livres et des classeurs étaient rangés sur un large bureau verni ; et, sur la banquette au pied du lit, un gros ours blanc en peluche s'allongea nonchalamment comme sur sa banquise.

– Vous devez vous demander où vous vous trouvez...

Le garçon lui avait souri de nouveau, et à chaque fois son visage s'éclairait d'une douceur que Loïc ne pensait avoir rencontrée chez aucun autre. Le vouvoiement accentuait l'impression d'étrangeté, mais aussi d'aménité – il n'avait pas l'habitude de recevoir du « vous » de la part des commerçants, et encore moins de quelqu'un de son âge.

– Je m'appelle Fabrice... C'est Anselme, le garde-chasse de mon père, qui vous a recueilli. Tous les dimanches, il organise des battues et, ce matin, en passant à côté du vieux moulin, une odeur de feu de bois l'a attiré. Il y a surpris vos... vos amis qui dormaient après la « fête » qu'ils ont faite cette nuit... Il vous a trouvé dans une situation difficile, paraît-il...

En repensant à cette scène, à ce qu'il avait vécu, Loïc eut un sursaut de répulsion ; son estomac se contracta comme à l'annonce d'un vomissement, et la tête lui tourna.

– ... Il vous a ramené chez nous, et nous vous avons installé dans ma chambre. Il ne m'en a pas dit beaucoup plus, sauf que vous avez été maltraité. Je l'ai bien vu, d'ailleurs, quand il vous a débarbouillé...

Loïc piqua un fard en se rendant compte soudain qu'il était entièrement nu dans le lit, et il se renfonça sous la couette. Un inconnu s'était occupé de lui faire la toilette ?!...

– Ne vous inquiétez pas. Il a pensé à rapporter vos affaires. Vos chaussures sont ici, mais il a cru bon de mettre vos habits à la machine... Ils sont en bas, dans le sèche-linge. Par contre, il n'a pas trouvé vos... vos sous-vêtements...

Loïc ne dit rien. Il avait l'impression que Fabrice, qui le fixait intensivement, le contemplait comme un extraterrestre.

– Que vous ont-ils fait ? J’ai vu ces épingles qu’il vous a retirées. Vous avez dû souffrir horriblement... Il faut que vous sachiez qu’Anselme est en ce moment à la gendarmerie.

Loïc haussa les sourcils.

– Oui, parce que mon père est absent. Il est souvent à l’étranger pour affaires. Nous n’avons pas encore réussi à le joindre, mais nous lui avons laissé un message.

Pierrick et sa bande dénoncés aux gendarmes ? D’un côté, cela lui faisait bien plaisir qu’ils eussent enfin à s’expliquer, mais il craignit les repréailles : son frère serait capable de lui reprocher d’être la cause de ses ennuis !...

Fabrice lui sourit de nouveau.

– Vous devez avoir faim. Je vais aller vous chercher de quoi manger.

Il ouvrait la porte quand il s’arrêta.

– Et... et vous, comment vous appelez-vous ?

Loïc le regarda : le garçon le troublait par la finesse de son visage et de ses mains, la tranquillité de ses mouvements, de sa voix, ses habits riches, confortables, sa façon de se déplacer sans bruit sur le tapis marron glacé – il n’avait pas de chaussures, seulement d’épaisses chaussettes écrues... Il s’aperçut que celui-ci attendait.

– ... Loïc.

– C’est un beau prénom... Ne bougez pas ; je reviens.

La porte se referma. Loïc se laissa aller en arrière, et sa nuque s’enfonça dans un nuage de duvet tandis que son corps nu se coulait au milieu des draps frais, d’une douceur étonnante. Malgré son long sommeil, il était cassé. Il passa de nouveau une main hésitante sur son crâne. C’était incroyable, il ne l’avait jamais senti comme cela, il était lisse comme un œuf, il en découvrait la forme, la peau. Puis il vint sur la limite nette au sommet de la tête, là où commençaient les cheveux, et le contraste avec la fluidité des mèches qui retombaient de l’autre côté était hallucinant... Il repensa à ce qui lui était arrivé, ce que les autres lui avaient fait, et il se demanda ce qui s’était passé après son évanouissement. Il les haïssait tous, Pierrick le premier, lequel n’avait pas levé le petit doigt pour le défendre ! Ils n’avaient qu’à se débrouiller avec les gendarmes, à présent... Le garde-chasse lui avait-il réellement fait la toilette ? Il se passa la main sur le corps et n’y trouva effectivement plus trace de bougie. Son pénis ne semblait garder non plus aucun souvenir de la piqûre, mais il était encore endolori, et il le démangeait ; son anus surtout était très irrité ; enfin, il avait aussi envie de soulager sa vessie. Tous ses membres étaient pris d’une langueur douloureuse, et il s’étira dans la tiédeur du lit. Honteusement, il sentit soudain son sexe se soulever – un prolongement de l’effet du produit qu’on lui avait injecté ?

Un moment plus tard, la porte se rouvrit, et Fabrice entra avec un plateau qu'il posa sur la table de chevet.

– Redressez-vous, si vous voulez déjeuner...

Loïc s'assit, laissant le garçon lui relever les oreillers et les lui caler dans le dos, et il était embarrassé de se faire servir, son torse nu sortant des draps. Mais quand on lui mit le plateau sur les genoux, il n'y pensa plus : une faim de loup lui monta d'un coup en découvrant une tasse de café au lait fumant, de longues tartines de baguette fraîche, avec beurre et deux confitures, plusieurs viennoiseries, un grand verre de jus d'orange, et même des œufs au plat avec du bacon. Devant son émerveillement, Fabrice prit un air modeste.

– Il est plus d'une heure : c'est un brunch qu'il vous fallait, après toutes les avanies vous avez endurées...

– C'est... c'est vous qui avez fait ça ?

Il avait du mal à vouvoyer un garçon de son âge, mais il adoptait les façons de son hôte.

– Le dimanche, la gouvernante n'est pas là, et quand mon père est absent, faut bien que je me débrouille seul !

Loïc mangea avec un plaisir non dissimulé. Il n'avait jamais eu de petit déjeuner aussi fastueux, et il ne savait où donner de la tête. Après ce qu'il avait vécu, il lui semblait enfin se reconstituer. Il craignait seulement qu'un événement funeste ne vînt brusquement faire éclater la bulle de ce moment. Mais dans la tranquillité de cette chambre magnifique, dans ce luxe incroyable, veillé par cet hôte prévenant, il finit par se convaincre que rien ne pouvait plus lui arriver.

Le garçon s'était rassis dans le fauteuil, un fauteuil de style ancien, tapissé, et il le regardait manger, accoudé, la joue appuyée sur sa main repliée, sans le quitter des yeux ; il paraissait fasciné. Loïc chercha à comprendre un peu mieux chez qui il était.

– Et vos parents... ils sont pas là ?...

– Non, mon père est souvent absent.

– Mais... votre mère, elle est avec lui ?

– Non... Elle est décédée. Je ne l'ai jamais connue. Elle est morte en me mettant au monde.

Loïc se tut, craignant d'avoir fait un impair. Il lui revint soudain que ce dimanche était précisément le jour de la fête des Mères ! Fabrice ne parut pas lui en tenir rigueur, mais il changea de sujet.

– J'ai quatorze ans et demi. Et vous ?

– Oui... aussi.

En fait, Loïc venait de les avoir, mais il ne voulait pas s'avouer plus jeune que son hôte. Fabrice poursuivait :

– Je suis à l'« Immaculée Conception ». Vous ne devez pas y être ? Je ne vous y ai jamais vu...

– Non... Je suis à « Jean Macé »...

– C'est bien ?

– Ça va...

– Moi, j'aime bien l'« Immac ». On peut travailler tranquille... Je suis en seconde, dans la section européenne allemand. Et vous ?

Loïc fut de nouveau embarrassé :

– Non, en troisième... Je passe en seconde en septembre.

– Oui, c'est normal, j'ai une année d'avance...

Le garçon disait cela naturellement, sans prétention, comme un simple fait. Puis il leva les yeux sur le front de son hôte ; il semblait impressionné.

– Et... votre coiffure, c'est...

Loïc affecta un ricanement amer.

– Ouais, c'est les autres, là-bas, qui m'ont fait ça !...

– Ah... Je me disais aussi que vous ne deviez pas aller en cours, même à Jean Macé, avec cette coiffure !...

Loïc fut un peu vexé par ce « même à Jean Macé », mais il ne releva pas. Fabrice prit une inspiration, comme quelqu'un qui se jette à l'eau.

– Est-ce que je peux vous poser une question ?

Loïc le regarda, étonné qu'on eût de telles précautions avec lui.

– Ben, oui...

– Je veux dire : une question... personnelle.

– Mais... ça dépend... Quoi ?

Fabrice paraissait avoir du mal à se lancer.

– Je voudrais savoir... Qu'est-ce que ce que ces gens vous ont... vous ont fait, cette nuit ?...

Comme Loïc le dévisageait, surpris, le garçon se dépêcha d'ajouter :

– ... Si cela ne vous gêne pas d'en parler, naturellement !...

Loïc haussa les épaules. Encouragé, Fabrice demanda :

– Ils vous ont... torturé ?

– C'est à peu près ça.

– Vous avez subi des... des sévices ?

Cette fois, Loïc baissa les yeux. Il était étonné des curiosités de ce petit catholique. Celui-ci inspira de nouveau, puis reprit :

– Vous m'arrêtez si vous ne voulez pas évoquer cela... Mais, quand Anselme vous a soigné, j'ai vu... dans quel état vous étiez... Ils vous ont... ils ont « abusé » de vous ?

Loïc fut déconcerté. De repenser à ces obscénités dans cet endroit cossu, de discuter de sexe avec ce fils de riche, lui semblait décalé, à

la fois surréel et indécent ; mais l'intérêt qu'on portait à ce qui lui était arrivé le flattait tout de même.

– Oui...

Et, petit à petit, il en vint à raconter les épisodes de sa nuit, heureux de se défouler en chargeant Pierrick et sa bande. Fabrice s'était rencogné dans le fauteuil, et il écoutait attentivement, comme captivé de rencontrer quelqu'un qui avait connu une expérience pareille.

Quand Loïc eut fini, il y eut un silence, puis Fabrice piqua du nez timidement.

– En fait, si je vous demande tout cela c'est que... – je vais vous faire un aveu !... – j'aimerais savoir un jour ce que cela fait d'être... d'être brutalisé.

Surpris, Loïc dévisagea le garçon qui avait légèrement rosé. Mais celui-ci releva les yeux et soutint son regard.

– Cela vous étonne, n'est-ce pas ?... Je ne sais pas comment vous l'expliquer. Moi-même, je ne comprends pas.

Il se détourna.

– Il y a des jours où je souhaiterais être enserré dans des bras... forts, puissants... Parfois, cela me prend, je voudrais être tenu, ligoté, à ne plus pouvoir bouger... J'aurais envie d'être écrasé...

Loïc était déconcerté. Jamais il n'avait eu de tels sentiments, et encore moins après ce qu'il venait d'endurer. Il aurait eu plutôt envie de punir ses tortionnaires en leur faisant subir ce qu'eux-mêmes lui avaient infligé... Fabrice appuya les avant-bras sur les genoux, et il continua, sans plus regarder Loïc.

– Cela provoque en moi des fantasmes... Le principal d'entre eux, c'est d'être l'objet d'un enlèvement. Des hommes sont en planque dans une voiture... ils me guettent... lorsque je passe à côté d'eux, ils se jettent sur moi. Ils me tordent les bras dans le dos... ils m'attrapent par les cheveux... me plaquent la main sur la bouche pour me bâillonner. Ensuite, ils me ligotent...

Il resta silencieux un moment. Après une nouvelle hésitation, il poursuivit :

– J'ai même, dans le tiroir de la commode, des... des cordes et quelques... des accessoires... avec lesquels, parfois, je mets en scène ces obsessions...

Loïc se taisait, pris par cette singulière confession ; personne ne s'était jamais confié à lui aussi intimement. Fabrice releva la tête, le regarda. Il semblait gêné de se livrer, de révéler les parts les plus obscures de son âme, mais, en même temps, en manque d'épanchements.

– Vous allez vous moquer de moi, mais j'aimerais un jour connaître l'impression que cela fait d'avoir ses vêtements... arrachés...

Il détourna les yeux.

– ... D'être enchaîné... d'être fouetté... et même de... de se faire posséder !...

Il avait piteusement repiqué du nez sur ces derniers mots. Mais, incapable de s'arrêter, il ajouta :

– Je voudrais savoir ce que cela fait d'être... d'être pris comme une femme...

Il s'interrompt de nouveau, saisi par la confusion que lui causait cet aveu, et releva brièvement la tête pour guetter la réaction de Loïc. Celui-ci vit que les joues du garçon s'étaient ennuagées d'une légère teinte framboise.

– Ils... Ils vous l'ont... euh... ils vous l'ont fait, à vous ?...

Loïc mit un temps à répondre, mais il finit par acquiescer d'un petit mouvement de tête. Fabrice ajouta, comme pour lui-même :

– J'aurais dû être à votre place... Comme cela, j'aurais su !... Mais, en réalité, je crois que je ne l'aurais pas supporté.

Loïc en l'écoutant se sentait mal à l'aise. D'une certaine façon, ce que le garçon lui disait l'écœurait. Quand il se souvenait de ce qu'il avait vécu, il ne pouvait concevoir qu'on désirât subir de telles avanies ! Fabrice conclut amèrement :

– En fait... je crois que je voudrais qu'on me punisse d'exister. Je voudrais qu'on me débarrasse de moi.

Et, comme dans l'attente d'un assentiment, il regarda cette fois Loïc droit dans les yeux, lequel ne broncha pas, ne sachant que répondre... En écoutant le récit de Fabrice, il avait essayé de l'imaginer entre les mains d'un homme, kidnappé, ligoté, mais ces fantasmes l'avaient laissé froid. Lorsqu'il lisait des mangas, il reconnaissait qu'il aimait y voir des filles attachées, et même brutalisées. Il n'était pas spécialement sadique, mais cela l'excitait de les découvrir dans ces circonstances scabreuses – comme la plupart de ses copains d'ailleurs. En revanche, un garçon dans cette situation ne l'intéressait pas, cette étrange inversion le rebutait plutôt ; il fallait être un Renard pour s'y complaire !... Il avait commencé de comprendre que la violence n'était parfois qu'une forme de sexualité, et il était donc normal qu'elle ne l'aiguillonnât que lorsqu'une fille en faisait les frais.

Il dévisageait pensivement ce garçon qui lui avait avoué espérer d'être pris comme une femme... Il devait reconnaître qu'il paraissait très doux, et, il s'en rendait compte petit à petit, qu'il avait en réalité quelque chose de féminin. Il devait être homo, lui aussi. En même temps, il ne ressemblait en rien à un Renard !... Se souvenant du dernier manga qu'il avait lu, par curiosité, pour essayer, il imagina Fabrice attaché sur une chaise, les yeux bandés... Kisogi le tient par les cheveux, lui renverse la tête en arrière, il lui enfonce lentement l'aiguille d'une seringue dans le cou... Il frissonna. Le cou de Fabrice, en fait, était assez attirant, pas moins que celui d'une fille, sans vraie

différence, tout aussi lisse et velouté, et on avait tout autant envie d'y porter la main... L'homme lève sa cravache, il le frappe... Il prit conscience que ces fantasmes commençaient à l'émoustiller. Il se hasarda, et il imagina qu'il s'emparait lui-même du garçon. Tout de suite, des images lui vinrent où il le bousculait, le giflait, il le jetait par terre. Une bouffée était montée en lui, d'un coup. D'où lui sortait-elle ? De son espoir de se venger de ce que lui-même avait subi ? de faire payer ceux qui l'avaient maltraité, et en particulier Pierrick qui l'avait trahi ?... Il fut déconcerté en prenant conscience de l'érection qu'il avait attrapée ; et plus encore de son désir inattendu d'entrer dans l'autre monde, de passer dans celui des Renard, des Groseille...

Fabrice se redressa et lui sourit pauvrement.

– Vous devez me prendre pour un fou à lier.

Loïc ressentait plutôt la faiblesse qui émanait de ce garçon. Et, en fait, il y reconnaissait ce qui l'attirait chez une fille, la délicatesse, la fragilité, la vulnérabilité... Il repoussa le plateau et ordonna :

– Apporte mes vêtements.

Il fut lui-même surpris du ton autoritaire qu'il avait adopté, du tutoiement qui lui était venu. Mais il ne fut pas moins étonné de voir Fabrice tressaillir, rougir franchement cette fois, soudain ému, et se lever aussitôt.

– Bien sûr... Tout de suite.

Il s'approcha du lit.

– Vous avez terminé ?

Loïc hocha de tête. Il regarda le garçon sortir avec les restes de son repas. Il était un peu étourdi, anxieux de ce qu'il avait tout à coup initié, mais excité d'endosser le personnage d'un « méchant », impressionné par la perspective de le découvrir de l'intérieur. Cela lui était venu sans réfléchir, sur un élan subit, or à présent il se sentait inquiet de s'être lancé dans un rôle dont il ne connaissait pas la première ligne. Toutefois, que le garçon eût conservé le vouvoiement même après que lui-même l'eût tutoyé le rassurait un peu, c'était comme une validation, la verbalisation de leur rapport asymétrique.

Fabrice revint avec ses vêtements, et Loïc le dévisagea. Il semblait léger, sans lourdeurs, avec effectivement, vaguement, une allure de fille – et bien qu'il eût un vrai visage de garçon. Sa gentillesse le faisait paraître délicat, fragile, mais le désignait aussi comme une proie. Il se rendit compte que l'idée de le maltraiter le titillait de plus en plus...

– Votre blouson est encore humide, mais le jean est à peu près sec. Cela ira ?

Loïc ne répondit pas. Fabrice tournicota avant de demander timidement :

– Vous voulez que je vous prête un... un de mes boxers ?

– Non.

Cependant, le besoin que Loïc avait retenu depuis son réveil devenait pressant.

– Où sont les toilettes ?

– La porte là, de l'autre côté... Euh... Je vous laisse vous habiller ?... Vous m'appellerez quand vous serez prêt ?

Quand Fabrice fut sorti, Loïc écarta la couette et se leva, nu au milieu de la chambre. Surpris par la douceur du tapis marron glacé dans lequel ses orteils s'enfonçaient, il fit le tour du lit et poussa la porte qu'on lui avait désignée.

Il entra dans ce qui était la salle de bains privée de ce jeune garçon, une salle de bains complète, avec baignoire, bidet, et W.C. Il n'en avait jamais vu de si belle. Il s'avança devant le lavabo et, non sans appréhension, leva les yeux sur la glace. Au premier regard, il eut un choc et se détourna. Il ne s'était pas reconnu !

Après un temps, il s'obligea d'y revenir. Il était coupé en deux, comme une cassate vanille-café : à gauche, il était à nu, on aurait dit le crâne d'un enfant atteint du cancer, tandis qu'à droite il gardait tout l'éclat de ses cheveux, dont les mèches par contraste paraissaient encore plus belles, plus souples, indécentement opulentes. Il regardait ce côté, et il se voyait comme il se connaissait ; puis il clignait des yeux, et il se découvrait comme il ne s'était jamais imaginé. C'était un cauchemar !... Évidemment, en rentrant chez lui, il allait devoir tout raser. Il n'avait pas le choix, il ne pouvait effectivement pas rester comme cela, sa mère le tuerait ! Il eut un nouveau sursaut de rage contre Pierrick et sa bande. L'envie de se venger revint en force, et en particulier de ces garces qui avaient joué avec lui sans le laisser accomplir ce qu'il avait tant espéré... Toutefois, après un moment passé à se contempler d'un côté puis de l'autre, il reconnut que, en attendant, cette coiffure lui donnait un look assez incroyable, saisissant, qu'elle lui conférait un certain panache. Il comprenait qu'elle eût impressionné le petit catho !

Un peu rasséréiné, il s'assit sur le siège immaculé des W.C., et il se libéra de l'eau qui lui comprimait le ventre. En observant le jet jaune éclabousser la faïence luisante, en se voyant dans cette situation, sur cette cuvette, nu dans cette pièce superbement aménagée, il ressentit une forme de satisfaction à prendre possession du lieu en le salissant. D'une certaine manière, c'était comme violer une jolie fille : le plaisir de profaner la beauté. Il aurait bien aimé y déposer aussi un colombin, mais ses intestins semblaient bloqués.

Il tira la chasse. Il retourna dans la chambre, enfila son jean, et comme il faisait bon dans la pièce il resta torse et pieds nus ; il pensa que cela lui donnerait un air plus *hard*, tout à fait décalé avec

l'atmosphère précieuse du lieu, avec l'aspect bien sage, bien poli, de son occupant.

Il prit le temps d'examiner l'endroit où il se trouvait et, en remarquant la commode blanche, avec son bouquet de muguet et de roses, il se rappela ce qu'avait dit le garçon. Piqué par la curiosité, il ouvrit un tiroir... Ce fut dans le dernier, tout en bas, sous des combinaisons de ski et autres vêtements qui ne devaient pas servir tous les jours, qu'il découvrit de la corde. De l'épaisseur de son petit doigt, elle était blanche et lisse, plus proche d'une drisse de bateau de plaisance que de la corde en chanvre d'un pendu. Il se demanda ce que le garçon faisait exactement avec cela. L'idée de le voir attaché l'aiguillonna. Il se rendit compte qu'il était en train de s'y faire, que l'envie lui venait de le brutaliser comme une fille...

Soudain il aperçut, tout au fond, un objet long et fin. Il le saisit, et il sortit... une cravache ! Cette découverte le confondit. Retenant son souffle, il examina son osier torsadé, la languette repliée sur elle-même qui la terminait, son manche en bois recouvert d'un cuir velouté, vert anglais. Il se releva. Il se tapota la paume en essayant de s'en représenter l'effet ; il devait être redoutable. C'était manifestement une pièce d'équitation, mais à la façon dont elle était camouflée, et après la confession qu'il avait entendue, il pouvait imaginer que le garçon la réservait à d'autres projets... Il était impressionné comme s'il avait tenu une arme ; rien qu'en la voyant dans sa main, son sexe s'était enflé de nouveau et se trouvait à l'étroit dans son pantalon. Il se demanda pourquoi l'idée du fouet était si excitante.

Il referma le tiroir. Prenant une voix sévère, il appela :

– Fabrice !...

Le garçon entra silencieusement. Loïc vit tout de suite qu'il fut intimidé de le découvrir torse nu, campé face à lui, droit dans son jean noir, avec son crâne à demi rasé, ses cheveux retombant de côté. Dès qu'il remarqua la cravache dans sa main, il se reprit à rosir. Cela rehaussa ses pommettes, et il n'en fut que plus joli, plus fragile – plus « jeune fille ». Mais Loïc commençait de percevoir dans la douceur de ce regard quelque chose d'insupportable, de provocant presque, et qu'il eut besoin de casser.

– Baisse les yeux.

Fabrice tiqua, mais il obéit aussitôt, et Loïc fut rassuré de voir que le personnage qu'il s'était composé fonctionnait si bien. Dans cette attitude de docilité, Fabrice était d'autant plus attirant par sa délicatesse, sa disponibilité. Et il ressentit l'envie de le battre – un peu comme, pour passer sa rage, on jette une porcelaine précieuse sur le carrelage... Il lui présenta la cravache en la lui mettant sous le nez.

– D'où ça vient ?

Fabrice avala sa salive.

- Elle était à ma mère... Elle faisait de l'équitation.
- Pourquoi l'as-tu cachée ?
- Parce que...

Loïc le laissa patauger un moment. Puis il insista :

- Parce que quoi ?
- C'est un souvenir...

Bien que Fabrice gardât le nez baissé, Loïc vit qu'il avait rougi de plus belle. Sa honte s'était encore accrue car, s'il ne mentait pas, il ne disait évidemment pas toute la vérité. Loïc, qui commençait à se prendre à ce jeu de rôles, adopta un ton plus cassant.

- Oui, c'est surtout parce que t'as peur qu'on te fouette !

Fabrice ne répondit rien, très gêné. Loïc examinait les petites mèches en suspens qui s'éparpillaient sur le front, qui se courbaient de la tempe vers l'oreille comme une plume, les sourcils aériens, les paupières abaissées dans l'attente de l'inconnu, et la bouche toujours à peine entrouverte – pour des cris ? pour des baisers ? pour se faire engorger par un sexe ?... Ce qu'il ferait de lui n'était pas clair, mais maintenant il savait que, d'une manière ou d'une autre, il allait se l'approprier. Il pensait qu'il avait en main le manche que la mère de Fabrice avait elle-même tenu, et il se demanda si le garçon en avait conscience – c'était peut-être cela qu'il attendait, sans se l'avouer, se faire fouetter par sa mère pour le punir de l'avoir tuée ?

Il lui pointa le ventre de la cravache, pour le provoquer. Il lui remonta sur le torse, s'arrêta dans l'échancrure en V du pull bleu, et il s'y enfonça, le repoussant légèrement sur le côté. Il poursuivit sa progression, lui tapota le menton par-dessous pour le forcer à relever la tête, mais le garçon garda les yeux baissés. Il passa sous la mâchoire, caressa le cou, grimpa sous l'oreille. Il regretta qu'il n'eût pas les cheveux plus longs pour y pénétrer comme dans ceux de la Japonaise. Il redescendit, se glissa cette fois sous le col du polo qu'il repoussa sur le côté avec le pull, et il dévoila une fine chaînette dorée. Fabrice ne bougeait pas, il se laissait totalement faire, sa malléabilité était très troublante. Loïc écarta encore les vêtements, et comme ils étaient plutôt amples et le garçon, mince, il put lui découvrir l'épaule partiellement. Étroite, bien dessinée, blanche comme celle d'une fille, si elle était un peu plus anguleuse, elle paraissait néanmoins tout aussi tendre, soyeuse, semblable à la chair d'une pêche ; il eut envie de la marquer.

Il tourna autour de Fabrice en continuant de l'examiner. L'oreille, délicatement ciselée, menait à la nuque, à demi cachée sous les légères ondulations brunes, et surplombait le cou qui s'enfonçait dans l'encolure du polo blanc ; vu de près, il se confirmait d'une fascinante tendreté. Une constellation de tout petits grains de beauté, à peine visibles, s'étendait depuis le bord du menton, en bas de la joue, et re-

montait vers la tempe. Loïc abaissa les yeux et, sous ses vêtements, il devinait le garçon svelte, délié, agile. Il était baigné par sa présence : le parfum d'un shampoing de qualité émanait de ses cheveux, une odeur de lait corporel, de son cou, et une suave tiédeur, tout juste perceptible, de sa peau, traversant les habits qui en étaient pénétrés... Il passa l'osier sur le dos des cuisses prises dans le jogging gris clair, sur les fesses qui dépassaient du pull, et il les tapota légèrement. Il avait l'impression de prendre possession de lui petit à petit.

Il revint face à lui, accrocha le bas du pull de la pointe de la cravache, le souleva.

– Enlève ça.

Ce ton d'autorité, sec, lui venait maintenant facilement. Fabrice s'exécuta aussitôt. Il attrapa le pull par le col et le tira avant de le laisser tomber sur la couette, où il fit par contraste une tache presque noire. Loïc fut frappé de ce que le garçon était à présent entièrement habillé de blanc, dans des tons légèrement différents – blanc pur, gris clair, beige pâle –, mais tous également immaculés, et dans des matières différentes – un nid d'abeille resserré pour le polo, un molleton velouté pour le jogging, un coton aux fins sillons moelleux pour les chaussettes –, mais toutes plus douces les unes que les autres. Il paraissait lumineux comme une mousse de lait. Cela lui sembla d'une recherche étonnante pour un garçon, même les filles s'habillaient rarement avec ce soin... Il accrocha du bout de la cravache le polo à son tour.

– Ça aussi.

Fabrice l'attrapa par le bas, le tira du pantalon, et l'ôta par la tête. Loïc suivait ses contorsions comme celles d'un strip-tease. Il reprit son jeu avec la cravache, la glissa sur le torse nu, faisant sauter la médaille dorée de première communion. Il titilla les tétins, et il les vit saillir sous la languette de cuir. Il remarqua que la poitrine était parcourue de brefs tressaillements, le garçon était pris d'un tremblement, comme s'il avait froid malgré la douceur qui régnait dans la chambre – il devait être envahi par une vive émotion. Loïc passa le long de la taille, sur la ceinture du jogging, formée de petites côtes élastiques serrées qui épousaient exactement les hanches et le ventre plat, et d'où sortait un cordon négligemment noué, manifestement inutile. Il descendit sur le devant du pantalon qui ne masquait guère l'arête de l'organe mobile qu'il abritait et qui s'était déjà soulevé à demi. Le garçon était donc aussi excité que lui. Il le provoqua en le tapotant de gauche et de droite, et Fabrice eut un sursaut, ne pouvant s'empêcher de contracter le ventre à ces agaceries... Loïc lui releva le menton de la pointe de la cravache.

– Lève la tête.

Fabrice soutint le regard de Loïc.

– Maintenant, je vais te fouetter, petit vicieux !

Il sentit lui-même, engendré par ces mots, un frisson qui le traversa. Les yeux de Fabrice aussitôt se troublèrent, et il les rabassa, reprenant une attitude humble.

Loïc alla prendre un morceau de corde dans la commode, puis il revint se placer derrière le garçon.

– Les mains dans le dos. Dépêche-toi.

La dernière injonction était inutile, car Fabrice croisa docilement les poignets sur les fesses. Loïc n'avait jamais ligoté personne, mais il avait lu de nombreuses bandes dessinées ; il opta pour la solution la plus simple. Il remonta les avant-bras du garçon pour qu'ils fussent parallèles, les coudes pliés à angle droit, et il enroula la cordelette autour des poignets ensemble. Quand il serra, Fabrice eut un bref tressaillement. Il improvisa un nœud, il fallait seulement qu'il tînt, peu importait qu'en réalité on pût s'en libérer. Et, tandis qu'il lui passait la corde, qu'il lui maniait les bras, qu'il le touchait, l'excitation montait en lui. Ce qu'il avait ressenti devant des dessins de mangas se matérialisait soudain, cela devenait maintenant concret – comme cela devait l'être pour sa victime.

Il retourna fouiller dans les tiroirs de la commode et y trouva une écharpe blanche, dans une laine très fine, souple, étonnamment douce. Il lui en banda les yeux, et il la noua solidement derrière la nuque.

Il revint face au garçon. De l'avoir aveuglé, il fut plus confiant. Torse nu et attaché, Fabrice ressemblait à présent à un jeune condamné amené pour être pendu, ou fusillé. Il lui tapota la joue du bout de la cravache, descendit dans le cou, y donna un petit coup, plus vif. Il sentit que son organe durcissait de plus en plus. Pourquoi le cou le captivait-il à ce point ? Fabrice avait sursauté, mais il resta en place ; son membre soulevé apparaissait plus nettement dans le jogging.

Loïc lui caressa le tour du bras avec l'osier ; et il s'apercevait que la ligne en était belle, tendre, attirante. L'envie de le frapper réellement montait en lui comme du lait sur le feu.

Il se remit à marcher autour du garçon, et il s'arrêta derrière lui, contemplant le dos que la position des bras à l'équerre laissait découvert, seuls les reins étant masqués, les omoplates au contraire saillant plus qu'à l'ordinaire. Et soudain, sans l'avoir prémédité, il lui donna de revers un coup en travers du dos. Mais le garçon ne sourcilla pas, et la trace resta pâle, à peine visible. Loïc comprit qu'il n'avait pas osé le frapper véritablement. Il se recula, et il envoya un coup droit, mieux appliqué. Cette fois, Fabrice tressaillit, et la marque apparut plus nettement.

Loïc le frappa de nouveau, à plusieurs reprises, prenant de l'assurance. Maintenant Fabrice gémissait, parfois poussait un cri, trébuchait et se rattrapait en avançant le pied, il avait de la difficulté à de-

meurer immobile. Une demi-douzaine de stries s'entrecroisaient au milieu de son dos.

Pris par l'effervescence qui montait en lui, Loïc se remit face au garçon. Le ventre, poinçonné du petit nombril, l'attirait particulièrement. Il y envoya un premier coup, assez faible, et comme Fabrice, contractant les abdominaux, semblait le supporter plutôt facilement, il lui en donna un autre, plus fermement. Au troisième, qu'il lui porta juste sous les tétins, Fabrice poussa un cri et ne put s'empêcher de reculer. Loïc se souvenait de la dernière image du manga où Kisogi se préparait à fouetter les seins de la jeune femme ; mais il n'osa pas le faire, connaissant d'expérience combien ces petites pointes étaient sensibles.

Emporté par son émotion, ne sachant plus sur quoi la diriger, il attrapa soudain le garçon par les cheveux, lui renversa la tête en arrière, et d'une secousse le tira vers lui. Fabrice se tordit en poussant un gémissement de surprise.

– À genoux, salopard !

Il frissonna de nouveau du ton autoritaire qu'il avait adopté ; il était enivré par le pouvoir que lui avait donné celui qui s'était confié, qui s'était remis entre ses mains. Loïc était dans la peau d'un autre, un geste amenait le suivant, il ne réfléchissait plus, il était dans l'instant, pris d'une nécessité. Fabrice s'empressa d'obéir, comme quelqu'un qui ne sait pas ce qu'on va faire de lui, mais qui ne veut surtout pas déplaire. À l'aveugle, il plia les jambes, mettant l'un après l'autre les genoux à terre.

Loïc jeta la cravache sur le lit, et il se défit nerveusement, abaissant d'un coup la fermeture de son pantalon, sans cesser de contempler le garçon qui attendait son sort sans broncher. Il se sentait délivré, libre d'accomplir n'importe lequel de ses désirs, même le plus crapuleux. Il dégagea sa verge qui, enfin libérée, s'étendit dans la lumière, et il enfonça la main gauche dans les cheveux bruns, agrippant la tête, la renversant en arrière – la simple sensation des mèches souples qui se tordaient entre ses doigts l'excita vivement. Il empoigna son membre, l'amena sur le garçon, et il lui frôla lentement les lèvres. Fabrice sursauta à ce contact auquel il ne s'attendait pas. Loïc fut parcouru d'un long frisson depuis le coccyx jusqu'à la nuque.

Il aurait voulu faire durer ce moment, mais son impatience fut la plus forte, il ne put s'empêcher de le tirer à lui et de l'empaler. La sensation de son gland qui se décalottait en s'introduisant dans la bouche le sidéra. Le souffle coupé, il se sentit qui progressait sans difficulté à l'intérieur de cette cavité, humide et tiède, satinée, tressaillant sous son intrusion ; la langue qui s'affolait sous son membre l'exaspéra, et il en vit des soleils. Il se raccrocha à cette tête dans laquelle il entra et en goûta la forme ronde et solide, ce qui rehaussait étonnamment

les commotions qu'il recevait de son sexe. Il découvrait la satisfaction aiguë de s'enfoncer dans des cheveux soyeux, d'y fourrager, d'y crispier les doigts, de faire mal. Il eut le sentiment qu'il vivait à cet instant une expérience supérieure encore à ce que la bouche de Meg lui avait fait connaître – parce qu'il n'était plus passif et qu'il menait le jeu ?

Très vite il fut appelé par le vide, le démon de la volupté le démangea, l'obligea d'explorer plus loin cet antre de douceur, et il finit de l'amener à lui. Il put pénétrer aux deux tiers avant de rencontrer une résistance. Mais lorsqu'il sentit son gland se heurter au fond de la gorge, il fut pris par une fulgurance. D'un coup, sans avoir compris ce qui lui arrivait, il perdit tout contrôle, l'épée du plaisir le traversa brutalement, et il se courba en avant, bouche ouverte ; il éclata. Il se déversa, secoué de soubresauts, si vifs qu'ils en devenaient douloureux. Alors que Fabrice se débattait entre ses mains, il projetait en lui plusieurs jets, il se débarrassait convulsivement de tout ce qu'il avait été obligé de retenir la veille. Il découvrit toutefois la difficulté de jouir debout, ce qui lui rendit cette émission pénible. Enfin il s'immobilisa, pantelant.

Reprenant son souffle, ahuri, il se recula, ressortit d'entre les lèvres brillantes. Fabrice, qui derrière son bandeau paraissait tout aussi éberlué, referma lentement la bouche, puis, après une dernière hésitation, déglutit. Sans savoir pourquoi, Loïc en fut joyeux. Il s'était répandu dans le corps du garçon, un peu de ses humeurs étaient en ce moment en lui, elles s'écoulaient dans quelque goulet profond de ses entrailles : il avait l'impression de l'avoir pénétré, de l'avoir marqué de son empreinte.

Il était, toutefois, mécontent de s'être laissé aller : il ne l'avait ni voulu ni anticipé. Après les nombreuses frustrations de la nuit précédente, le plaisir avait été intense, mais venu trop vite. Il ne savait plus ce qu'il désirait faire à présent. En tout cas, Fabrice ne devait pas se douter de son indécision. Aussi donna-t-il un nouvel ordre, au hasard.

– Par terre, espèce de dépravé !...

Ce n'était pas seulement une formule du « jeu », il ressentait à cet instant, à cause de sa faiblesse, de la colère contre lui-même et la reportait sur sa victime.

– À plat ventre !

Fabrice se mit sur ses talons, puis il se laissa tomber sur le côté, se retenant sur un coude, et enfin il s'étendit sur le tapis. Loïc remonta sa braguette ; la tête lui battait. Il s'assit un moment sur le bord du lit, pour retrouver son souffle, tout en examinant le dos du garçon allongé devant lui, le torse encore légèrement marqué, les poignets ligotés en travers des reins, le nœud de l'écharpe sur la nuque.

Quand il eut repris ses esprits, il se releva, tourna autour de sa victime, cherchant une suite. Mais il ne lui venait rien, ses sens soulagés

ne lui donnaient plus de nouvelles envies. Sur une inspiration tout de même, il lui glissa le bout de son pied nu sous la joue, l'obligeant à redresser la tête, et il lui fourra son gros orteil entre ses lèvres.

– Suce, gros cochon.

Fabrice accepta dans sa bouche le pouce qu'il se mit à téter maladroitement. Loïc frissonna : c'était étrangement agréable. Toutefois, il devait reconnaître qu'à cet exercice Meg avait été plus talentueuse.

Il se dégagea et, de la plante du pied, il lui caressa la joue, en le provoquant, poursuivit sur l'oreille, passa sur la nuque tordue de côté, puis il vint lui appuyer sur les épaules, lui monta à demi entre les omoplates, leur faisant sentir partiellement le poids de son corps. Il se demanda pourquoi il faisait cela – comme s'il avait voulu réduire le garçon, le dominer, le broyer sous lui. Il se souvint alors de Fabrice disant qu'il était visité par des envies « d'être enserré », « d'être écrasé »...

Il s'écarta, recommença de tourner autour de lui. Sans cesse, ses regards retournaient aux fesses, exactement prises dans le pantalon de coton, et il comprit que le désir lui revenait.

– Debout !

Fabrice roula sur le côté, se replia et se contorsionna pour prendre appui sur un coude, et il parvint enfin à se redresser. Il put ensuite se mettre à genoux et, de là, se relever. Loïc le regarda batailler sans l'aider ; il eut l'impression de se retrouver, enfant, quand il suivait les efforts d'un bousier qu'il avait mis à l'envers pour le plaisir sadique de savoir s'il arriverait à se retourner seul.

Quand le garçon fut sur ses jambes, Loïc se plaça derrière lui. Il posa les mains sur ses hanches étroites et, non sans une certaine émotion à l'idée de ce qu'il allait faire, il attrapa le pantalon par les côtés. Le forçant, il le tria vers le bas. Le vêtement élastique coulissa sans difficulté, dévoilant un boxer anthracite qui moulait parfaitement le derrière, et où se voyait jusqu'à la fente remontant d'entre les cuisses et se prolongeant, sous les poignets liés, dans la ligne de la colonne vertébrale. Loïc depuis toujours fantasmait sur les fesses des filles, mais il ne les aimait pas trop charnues, il les préférait serrées et fermes, et il constatait que celles de Fabrice correspondaient tout à fait à ses canons. Un peu honteusement, il osa toucher cette courbe fascinante, et il en fut aussitôt récompensé. Le fin tissu de coton était aussi doux que la peau des cuisses sur lesquelles il se hasarda ensuite, et il allait de l'un à l'autre avec le même plaisir.

Puis il attrapa le boxer par la ceinture et, le cœur battant de son audace, il l'abaissa pareillement. Il sentit que le sous-vêtement était brièvement retenu par-devant, et il comprit que le sexe du garçon avait recommencé de se soulever – était-ce de ces légers attouchements qu'il venait de lui procurer ?... En voyant soudain les fesses devant

lui, entièrement nues, Loïc eut une sorte de vertige. Il les frôla, pour s'assurer de la réalité de cet instant, mais c'était à peine s'il osait y mettre la main, encore retenu par l'idée qu'il n'y avait que celles des filles dont il aurait dû s'approcher. Cependant, il lui fallait reconnaître qu'elles étaient d'une beauté à susciter tous les crimes. Elles se développaient depuis le bas du dos, se marquaient sur les côtés d'un léger aplatissement à la fusion avec les hanches, et se terminaient au-dessus des cuisses dans une courbe parfaite. En vérité, elles étaient merveilleusement dessinées, précieuses, au point qu'il se demanda ce qu'il pouvait en faire. Il opta pour la seule possibilité qu'il pût envisager.

Il obligea le garçon à pivoter, et il découvrit que son membre s'était encore relevé. Il avait donc été sensible à la façon dont il lui avait frôlé les fesses et, s'il réagissait à de si légers effleurements, c'était bien qu'il était homo !... Loïc le guida pour le faire avancer, à petits pas car ses chevilles étaient entravées par les culottes, jusqu'à le présenter face à l'extrémité de la banquette, au pied du lit.

– À genoux. Vite !

Fabrice fléchit les jambes, s'agenouilla, et Loïc lui appuya sur les épaules pour le courber contre le siège. Il reprit la cravache sur le lit, et il se plaça derrière lui, légèrement sur la gauche. Il fut de nouveau impressionné : plié sur la banquette, la tête tournée de côté, les yeux bandés, nu jusqu'aux mollets, le garçon paraissait encore plus fragile, plus exposé, sans défense. La vue en particulier de ses poignets liés et de la corde qui s'y incrustait était étrangement stimulante. À l'autre bout du siège, l'ours en peluche qui leur faisait face ajoutait une note de douceur, évoquait l'enfance et, paradoxalement, s'harmonisait très bien avec l'idée du fouet.

Il leva le bras et, après une dernière hésitation, il lança un premier coup en travers des fesses. Le garçon sursauta, et une légère trace rose apparut. Loïc pensa que de nouveau il n'avait pas frappé assez fort. Sa main qui tenait la poignée recouverte de cuir tremblait un peu, et il se ressaisit, la serra plus fermement. Il renvoya la cravache en mettant dans son poignet davantage de nervosité. Fabrice laissa échapper un halètement et releva la tête un instant. Loïc recula d'un pas ; il pouvait y aller encore plus vigoureusement. Il frappa d'un coup sec. Fabrice cette fois cria. Sa respiration devint plus saccadée, comme si la douleur se répandait lentement dans tout son corps. Ses fesses s'étaient marquées d'une trace blanche qui avait viré au rose vif, et Loïc examina ce phénomène fascinant, incrédule devant la puissance que lui conférait l'instrument qui prolongeait son bras.

Il le frappa de nouveau. Plusieurs fois, et toujours en travers des fesses, modulant sa force aux réactions qu'il obtenait. À chaque coup, Fabrice crispait les poings, il se redressait brusquement, les jambes agitées d'une convulsion, puis il retombait, et son ventre battait contre

la banquette. D'après la fine odeur amère qui émanait de lui, il avait dû commencer à transpirer. Avait-il peur ?... Loïc avait retrouvé une érection, très excité par la vue de ces stries entrelacées qui marquaient la peau, par la souffrance qui devait être cuisante à présent. Non sans quelque confusion, il se demanda si en réalité il n'était pas de la race des Renard.

Cette idée le mit en colère – ou le libéra –, et il cingla les fesses sans plus aucune retenue. La cravache s'y incrustait nettement, et maintenant Fabrice hurlait. Loïc était pris d'une sorte de fièvre, il ne savait quelle joie atroce il avait à fouetter ainsi ce jeune garçon dont il venait à peine de faire la connaissance, mais il découvrait un bonheur obscur à abattre sur la chair fragile, tendue vers lui, cette tige d'osier qui provoquait des barres rouges, terriblement douloureuses.

Il s'interrompit, reprenant son souffle. Mais il trouva que c'était trop tôt pour finir. Le garçon avait voulu être violenté, eh bien, il le serait !... Il revint se placer derrière lui, cette fois dans son axe, et il le frappa en croisant les coups, dans un sens puis dans l'autre. Il les assena sans retenue, avec une force redoublée au contraire, la cravache entraînait dans la peau plus profondément, et Fabrice se remit à hurler en se tordant follement sur la banquette. Pourtant, à aucun moment, il ne fit une tentative pour lui échapper. Loïc se mordait la lèvre inférieure pour se contenir, car ce qu'il était en train de faire l'excitait étonnamment. Il était possédé par le désir de cingler ce derrière, il avait l'impression qu'il allait jouir juste en le frappant, la douleur qu'il imaginait se transformait dans son cerveau en un plaisir intense. Il croyait même ressentir dans ses propres fesses un embrasement qui lui remontait dans les reins, comme si lui aussi se faisait fouetter. Et c'était une drogue, il n'était jamais satisfait, il lui en fallait toujours plus.

Il se rendit compte tout de même qu'il devait s'arrêter, et il laissa retomber son bras. Fabrice gisait sur la banquette en continuant de gémir misérablement. Il avait reçu une véritable raclée, et il n'avait certainement jamais rien subi de semblable. Loïc sentit également que son membre contraint dans le pantalon lui faisait mal, son érection battait son plein – comme si c'était la première de la journée ! – et il ressentit de nouveau le besoin pressant de s'assouvir.

– Relève-toi !

Fabrice eut cette fois beaucoup plus de mal à se redresser, mais, une jambe après l'autre, il parvint à se mettre debout. Il paraissait groggy, son sexe était retombé, et une larme qui avait réussi à passer sous le bandeau restait accrochée au bout de son nez. Loïc se dit que la souffrance avait dû submerger le plaisir.

– Couche-toi sur le dos, petite pute.

Loïc le guida, et docilement Fabrice se retourna. Mais, quand il s'assit sur l'extrémité de la banquette, il poussa un cri strident tant ses

fesses étaient douloureuses. Il parvint néanmoins à s'étendre en arrière, les reins cambrés sur ses poignets. Le siège n'était pas très haut, ses genoux surplombaient son ventre, et dans cette position il était ouvert comme un livre.

Loïc revint à la commode chercher d'autres morceaux de corde, puis il s'agenouilla devant le garçon. Il le débarrassa de son pantalon et de son boxer, mais il lui laissa ses chaussettes – il avait déjà remarqué, dans certains mangas, combien pouvaient être excitantes ces fillettes entièrement nues avec leurs bas blancs, bien tirés sous le genou, ou au contraire faisant des plis délicats tout le long du mollet, selon les goûts et l'esthétique du dessinateur. Il lui écarta les jambes, lui lia les chevilles aux pieds de la banquette, et, en voyant la corde blanche s'enfoncer dans le coton écru des chaussettes, les traits qui s'incrustaient dans le vêtement tendre, il s'aperçut que cela « fonctionnait » sur un garçon aussi. Il ne comprenait cependant pas d'où lui venait cette émotion, ni pourquoi cela lui faisait un tel effet. Il se souvint de la réflexion de sa cousine, qui trouvait un garçon en chaussettes ridicule, et se dit que ce n'était pas vrai pour tout le monde.

Il descendit fébrilement la tirette de sa braguette et sa verge en jaillit de nouveau, comme d'une boîte à surprise. Suivant la méthode dont on avait usé avec lui, il se cracha dans les doigts, puis il étala le liquide filant dans la raie ouverte devant lui. Il s'arrêta sur la petite anfractuosité, pivota dessus en la pointant avec son majeur, puis il appuya. Il en avait la tête qui tournait de répéter les gestes qu'il avait subis lors de son viol. Il sentit la couronne céder sous sa pression sans lui opposer beaucoup de résistance, et il distingua nettement que Fabrice avait frémi. Envahi par une vive émotion, il commença de s'enfoncer, et la sensation qu'il vécut à son tour, de son majeur pénétrant à l'intérieur des chairs, lui parut fabuleuse. Les muqueuses étaient incroyablement douces, souples, chaudes et accueillantes, c'en était vertigineux. Il en conçut quelque indulgence pour ceux qui lui avaient infligé le même traitement.

Après avoir ouvert le passage, il se retira lentement, et Fabrice poussa un faible gémissement, peut-être de soulagement, mais certainement de plaisir aussi car sa verge tressaillit. En l'observant, Loïc se rendait compte qu'il se préparait à le prendre comme une fille – alors que Renard, lui, l'avait pris à la façon d'un animal. Il ne savait d'où lui venait cette satisfaction d'avoir le garçon face à lui, et non de dos, et, devant le bandeau qui barrait le visage, il eut soudain l'impression qu'il se privait de quelque chose. Il lui passa les mains sous la nuque, dénoua l'écharpe impatiemment, et l'arracha d'un geste brusque. Fabrice cligna des yeux, lui jeta un bref regard, mais le détourna aussitôt, ce que Loïc avec délectation ressentit comme la continuité de sa sujétion. Il observa les cils qui battaient, la bouche entrouverte, le menton

renversé dégageant le cou, le torse nu. Quant à la verge, légèrement relevée, elle témoignait que le garçon était bouleversé à l'idée de ce qu'il allait subir.

Loïc s'empoigna le membre et la plaça là d'où il venait d'ôter le doigt. Il appuya. Il s'attendait à une résistance, et effectivement il ne pénétra pas facilement, mais tout de même plus vite qu'il ne le pensait, car Fabrice se relâcha tout à coup en poussant un cri douloureux. Cependant, ne se sentant qu'en partie engagé, Loïc fut inquiet de perdre son avantage, et il accentua son effort. Soudain, sans qu'il sût pourquoi, il s'enfonça, presque aisément. Alors, il progressa, lentement, sans plus rencontrer d'obstacle. Il était anxieux, il craignait absurdement de s'abîmer dans cette gueule sans fond, comme si son organe allait y être absorbé, gobé... Toutefois, ces images furent vite repoussées par les impressions que lui communiquait le fourreau qui s'était refermé sur son sexe, qui le serrait intégralement, tout du long, avec une pression particulièrement vive à la racine. De nouveau, il redouta, comme lorsque Gotha le tenait dans ses doigts, que son membre en fût tranché ! Il retint son souffle, se retira prudemment, mais aussitôt les sensations sublimes qui affluèrent l'obligèrent à replonger. Il se mit à haleter tellement c'était intense.

Sous lui, le garçon poussait de petits cris et, en remarquant que, sans stimulation directe, de lui-même, il bandait légèrement, Loïc fut débordé par un sentiment de fierté : son premier véritable accouplement, et déjà il amenait celui qu'il possédait au plaisir ! Il recula de nouveau, se renfonça plus vivement, revint, retourna, et rapidement toutes les connexions préprogrammées de son cerveau lui firent naturellement adopter un rythme soutenu. Fabrice gémissait sous chacune de ses attaques, il se tordait devant lui, et il semblait jouir effectivement d'être pris « comme une femme ». En tout cas, c'était son tour d'être sa chose ! Loïc l'avait été, bien malgré lui, pour ceux du moulin, à présent il prenait sa revanche.

Mais rapidement le rythme qu'il avait adopté l'emporta, les vibrations du plaisir résonnèrent dans son membre, elles durcirent son ventre, s'emparèrent de ses reins, lui coupèrent le souffle. Il ne lutta plus, et, courbé sur celui qu'il tenait à bras-le-corps, il se lâcha de nouveau. Cependant, cette éjaculation trop rapprochée de la précédente fut encore plus douloureuse. Tandis que, bouche grand ouverte, il mourait longuement d'un cri muet, des vagues brûlantes passaient derrière ses paupières closes, sa nuque était traversée par un piolet d'acier, une boule s'était formée au creux de son fondement... Enfin, il s'affaissa.

Plusieurs minutes après, il se retira prudemment, et il retomba, épuisé, s'asseyant sur les talons. Il se laissa aller sur le côté ; il se re-

trouva sur le dos, étalé par terre tel une méduse ; il ferma les yeux, attendant que son cœur se calmât.

Mais il ne voulait pas délaissier celui qui lui avait offert son assujettissement, et il se força de les rouvrir. Son regard erra un moment sur le plafond, autour de la sphère du lustre dont les facettes renvoyaient des éclats irisés, puis il rencontra, en contre-plongée, le mollet de Fabrice, juste à côté de lui. Il fut saisi par sa douceur, par l'imperceptible duvet blond qu'on ne découvrait que de très près, par l'élégante ligne de la cuisse, par les traces d'une pâle teinte lilas qui marquaient le flanc de la fesse...

Il referma d'abord son pantalon, puis, se redressant sur un bras, il examina le garçon étendu. Les jambes ouvertes, le buste cambré par les poignets retenus sous les reins, les paupières abaissées, il le vit exposé, à sa merci, et il retrouva d'un coup toute l'attraction qu'il avait commencé de ressentir pour lui. Son sexe était retombé, il reposait sur l'aine – il n'avait manifestement pas connu d'orgasme. Il eut envie de l'y amener.

Il acheva lentement de se relever et s'agenouilla à côté de lui ; cependant, encore affaibli, il ne se sentait pas capable de grand-chose. Il se mit à lui effleurer la poitrine, à lui dispenser des attouchements à peine esquissés, à le survoler tel un souffle léger au-dessus d'un paysage. Il passa sur les délicates aigrettes des seins, joua un instant avec leurs pointes en les roulant entre ses doigts, et aussitôt elles se durcirent de nouveau. Il se lova dans la dépression du plexus où il tourna avec des caresses de serpent, il parcourut lentement l'arête d'une hanche, puis de l'autre, il revint sonder le nombril qui, chez lui, était parfaitement rond et creux, avec une petite loupe tout au fond. Il s'immobilisa, mettant la main à plat sur le ventre, aussi chaud et doux qu'une matrice, et il demeura un long moment à le palper, à le sentir frissonner sous ses doigts ; il n'alla pas au sexe, qui s'était renflé entre-temps et qui, malgré tout, lui restait un peu effrayant.

Il retourna vers la poitrine et en reprit les saillies. Cette fois, un peu mieux éveillé, il fut rattrapé par son désir de faire mal, et il les tritura, les tordit, les pinça. Il trouva très vite du plaisir à voir le garçon sursauter sous l'attaque de ses ongles, et il accentua progressivement sa pression en surveillant, au fur et à mesure qu'il faisait monter la douleur, les crispations du visage qu'elle provoquait. Fabrice prenait de courtes inspirations par le nez pour contrôler ces élancements, il se raccrochait à son propre souffle, et à chaque fois son sexe se soulevait brièvement, à croire que les pinçons le stimulaient, le retrempaient.

Puis Loïc lui vint sur le cou, y referma les doigts, et il sonda la chair qui palpitait doucement. Sans y avoir pensé, il serra, et de plus en plus fermement, au point que le garçon commença de se tortiller, pris par une panique qui se développait rapidement. Il ressentit une

étrange satisfaction à s'enfoncer dans la gorge d'un être jeune et désirable. Il se souvint de ce que Renard lui avait fait, et il comprit que, malgré l'horreur qu'il en avait eue, il partageait effectivement certains penchants avec ce porc, peut-être même ses appétits...

À cette idée, il relâcha Fabrice. Et il recommença de le caresser très doucement, depuis le menton jusqu'à la base du cou, profitant de cette chair si tendre, au cœur de laquelle il devinait les armatures rigides qui la traversaient, cherchant à lui faire oublier son geste, à effacer la trace de ses doigts, pour le calmer, rétablir sa respiration. Il glissa vers l'épaule, que le bras retenu le long du torse rendait saillante, et il l'enveloppa de sa paume. Il ne savait pourquoi cette courbe le fascinait, mais elle appelait ses regards, et sa main, telle leur prolongement, en la suivant les réalisait. Cette fois, il osait le caresser.

Il redescendit sur le flanc, là où les côtes étroites évoquaient l'éventail dentelé d'un coquillage, il poursuivit sur la hanche qui se dessinait devant lui, mais – il ne put y résister – il y mit les ongles, griffant légèrement la peau veloutée, se plaisant de nouveau à martyriser cette chair délicate en y esquissant de fines lignes rouges. Le garçon tressaillait à chaque trait, poussait de petits gémissements, puis se calmait quand reprenaient les frôlements du bout des doigts. Dans cette alternance entre douleurs exquises et caresses à peine ébauchées, le désir de Loïc ressuscitait lentement.

Le sexe de Fabrice s'était maintenant soulevé et, avec une curiosité un peu inquiète, Loïc finit par se résoudre à s'en emparer. Il l'enferma dans sa paume, comme on tient un cierge, comme lui-même se le prenait ordinairement, et tout de suite l'organe poursuivit son relèvement, se gonfla à sa rencontre, se hissa en cherchant à sortir du tunnel de ses doigts. Il fut rassuré en le sentant ferme et dur – il avait du mal avec les chairs molles et relâchées. Il examina prudemment le lit-chi d'un rose translucide, sa petite coupure frémissante que la couronne entrouverte laissait apparaître et qui le fascinait comme la bouche d'une pythie d'où devait jaillir une source inconnue.

Loïc libéra le membre et le fit glisser dans sa main, légèrement, sans insister, ce qui cependant acheva rapidement de le tendre. Il était à présent en pays de connaissance, il reproduisait ce qu'il avait l'habitude de se faire à lui-même, ce corps était à l'image du sien, il le comprenait, il pouvait en prédire les réactions. Mais il trouvait bizarre d'accomplir sur un étranger ces gestes si intimes, si coutumiers, et surtout de ne pas en recevoir les impressions... Encore que son propre sexe, qui s'était aussi redressé dans le pantalon, lui laissât deviner ce qu'il donnait à vivre. Il pensa qu'il possédait tout autant le garçon en lui procurant du plaisir qu'en lui infligeant de la souffrance, dans les deux cas il lui appartenait, il était sous son contrôle, ses sensations dépendaient de lui, il lui était aliéné comme à un maître.

Progressivement, il commença de le masturber réellement, et Fabrice manifestait son émotion par de brefs soupirs, de petits souffles irréguliers et saccadés. La couronne s'était encore ouverte, repoussée et tendue comme un élastique, et elle montrait à demi le joli dôme, rond et lisse. Loïc encercla de ses doigts la racine du sexe durci et, à la manière de Gotha, il l'étrangla. Il remonta tranquillement, faisant coulisser son anneau autour du membre jusqu'à l'enserrer sous le gland, où il s'immobilisa. Il sourit en sentant le garçon vibrer de tout son être – il savait parfaitement ce qu'il ressentait... Sans rouvrir le poing, il redescendit, appliquant la même et lente pression sur la hampe tendue comme un arc, mais de haut en bas. Et il recommença. Il grimpa cette fois sur le sommet, mais au retour il acheva d'entraîner le petit capuchon qui s'escamota en roulant sur lui-même, formant un mince bourrelet. Le fruit rose et brillant était maintenant complètement dégagé, légèrement conique, rétréci à sa base. Puis il le recouvrit de sa peau, puis de nouveau il la retira, et il reprit ce manège à plusieurs reprises. Plus il inventait de gestes sur son « prisonnier », plus il y trouvait un plaisir inattendu.

Enfin, il rouvrit progressivement la main. La verge décalottée, exacerbée, se rabattit en pointant le nombril. À cet organe auquel il n'avait chez les autres jusque-là prêté que peu d'attention, il commençait de découvrir une certaine beauté. La vulve des filles, des photos qu'il avait vues sur Internet comme de ce qu'il avait observé au moulin, lui avait toujours paru un peu effrayante, telle la grossière cicatrice d'un pénis tranché. Inversement, l'aspect tendu du sexe de Fabrice, raide, à peine courbé, en suspension dans le prolongement de son socle renflé, formait une excroissance au bas du ventre, très bizarre en réalité, mais inexplicablement attirante. Seul le léger ornement qui l'ombrait à la base lui semblait inutile – pourquoi les femmes devaient-elles s'épiler et pas les hommes ? –, et il ne se plaignait pas d'avoir lui-même perdu ces embryons de poils. Il se demanda s'il regrettait que Fabrice n'eût pas une paire de petits seins, puis il se fit la réflexion que, paradoxalement, cela aurait ruiné son allure androgyne et l'aurait transformé en un hermaphrodite, un être hybride, insolite.

Il reprit la verge brandie et l'examina plus attentivement. Lui qui voyait toujours son sexe de dessus fut surpris de découvrir que l'envers du gland était fendu comme une prune, et qu'un filet cutané, d'aspect fibreux, y retenait le prépuce. Il fut impressionné par cette présence de la chair à vif. Non sans quelques atermoiements, il se résolut à ce qu'il avait pourtant déjà exigé de Fabrice. Se souvenant de ce que Meg lui avait fait subir, il ne lui fit d'abord qu'une lèche timide sur la fente fragile qui palpitait au bout, comme la petite bouche sortie hors de l'eau d'un poisson rouge. L'effet en fut pareillement électrique : le garçon fut traversé par une convulsion qui l'ébranla de la

tête aux pieds. Loïc découvrait la puissance des effleurements, qui produisaient parfois des impressions plus intenses qu'un contact franc.

Exalté par ce nouveau contrôle qu'il avait sur lui, il se complut à le martyriser longuement par de légers attouchements, frôlant à peine le gland des lèvres, parcourant le côté de la tige avec la pointe de la langue, suivant le renflement des bourses, remontant sur le frein tendu comme un cordeau, et le garçon sursautait, secoué par les décharges nerveuses. Comme il prenait soin de garder à ses mouvements un rythme lent pour empêcher tout aboutissement, il était convaincu que ce qu'il lui infligeait n'était pas loin de la torture, certainement moins violente que la cravache, mais peut-être plus perverse.

Après une dernière hésitation, combattant sa pusillanimité, il la lui prit en pleine bouche – c'était la première fois qu'il le faisait de son plein gré. Il fut surpris que le membre, contrairement à celui de Renard, eût un goût si subtil, si délicat. Il était lisse, tiède, doux, et, en le sentant tressaillir, il avait l'impression de tenir en lui une petite créature indépendante, vive et pétulante, qui se haussait à la recherche du bonheur. Tout en en faisant rouler l'extrémité entre sa langue et son palais, ses doigts s'activaient alternativement sur la racine et sur les bourses, à présent tout à fait durcies et rétractées. Puis ils s'égarèrent, d'un côté sur le ventre contracté qui tremblait sans cesse, de l'autre entre les cuisses ouvertes et raidies par les attaques du plaisir.

À bout de souffle, il se redressa. Il regarda le sexe luisant du garçon, maintenant tellement étiré que le prépuce avait disparu, il avait fusionné avec la hampe, seul le frein tendu en gardait le souvenir. Et il voulut le faire mourir, lui aussi. Il lui reprit le gland, et il se mit cette fois à le pomper sans ambiguïté ; il fut étourdi par l'obscénité du bruit de succion que ses lèvres produisirent. D'une main, il recommença de lui caresser en rond la base de la verge qui tressautait, poussée à bout, exténuée par les sollicitations, et il lui passa l'autre à l'intérieur des cuisses, allant et venant avec un mouvement enveloppant. Il remonta une dernière fois sous les testicules, redescendit droit dans la fente qui menait aux fesses, et il s'arrêta sur la petite encoche. Il y pointa le majeur, et, sans plus de précautions, il appuya d'un coup.

Ce fut comme s'il avait agi sur un ressort : aussitôt Fabrice se tendit sous lui, poussa un grognement aigu, et une fine giclée, tiède, à peine visqueuse, lui aspergea le palais. Deux autres suivirent, un peu moins chargées. Loïc fut surpris par cette soudaine ingression, par ces filaments légers qui se mêlaient à sa salive, par cet étrange parfum qui lui montait au cerveau... Cependant, après une brève hésitation, il avala. Et il eut l'impression de posséder le garçon une nouvelle fois, mieux encore qu'au moment où il l'avait pénétré : il le mangeait – comme un cannibale. À son tour, il garderait un peu de lui à l'intérieur de son corps, de la même façon que lui-même s'était dispensé en Fa-

brice ; il y vit une sorte de pacte. Il se retira, mais non sans accompagner de ses lèvres le retour du fin prépuce sur le gland, recueillant les dernières larmes salées.

D'un coup, il s'écarta, se leva. Il attrapa par le bras et rassit d'une secousse Fabrice éberlué, encore tout abasourdi de la décharge qu'il venait de subir. Il lui libéra les mains, puis, s'accroupissant, il s'acharna à dénouer les cordes qui lui retenaient les chevilles. Il lui tira les chaussettes, le fit lever avec impatience, et il le jeta au milieu du lit, sur le dos, nu, étourdi par le tourbillon qui l'avait emporté.

Loïc sentit qu'il avait retrouvé sa vitalité. Il se défit, il se débarrassa de son pantalon et, tout aussi nu que son souffre-douleur, il resta un instant debout, planté à côté du lit, à l'examiner. C'était surprenant de le voir ainsi, abandonné devant lui, offert sans réserve. Et, comme il l'avait espéré d'une fille, il prit plaisir à contempler le corps du garçon. Le torse exposé, les bras déjetés, les jambes entrouvertes, avec son sexe courbé sur l'aine il ressemblait soudain à un polichinelle défait – mais un polichinelle étonnamment tendre et clair, délicat, attirant ; même ses orteils crispés étaient émouvants. Loïc reconnut qu'il était simplement beau. Et il fut repris de l'envie de le posséder.

Il monta sur le lit, et il vint à quatre pattes s'asseoir sur lui à califourchon, lui mettant ses fesses sur le ventre, ses genoux lui enserrant la poitrine et lui repoussant les bras. Fabrice l'accepta passivement, gardant les paupières baissées, et Loïc en ressentit une sorte d'exaspération jubilatoire. Pour l'obliger à réagir, il lui donna une petite tape sur la joue. La tête du garçon bascula de côté un instant, mais revint doucement face à lui, sans davantage affronter son regard. Loïc lui en envoya une deuxième, à revers, sur l'autre joue, un peu plus vive, et Fabrice tressaillit, mais toujours sans se révolter. Loïc se mit alors à lui assener des gifles régulièrement, d'un côté puis de l'autre, de plus en plus sèches, de mieux en mieux appliquées, lui faisant baller la tête sur le lit. Les joues reprirent des couleurs, s'épanouissant dans une douce nuance aurorale, et Loïc sentit son ventre se réveiller.

Il interrompit ce petit jeu et se pencha brusquement en avant. Il demeura un instant en surplomb au-dessus de la figure du garçon, puis, embrasé par un désir qui avait retrouvé toute sa virulence, comme Renard ou Gotha le lui avaient fait, il lui donna un coup de lèche sur les lèvres, restées entrouvertes. Fabrice tressaillit, stupéfait. Loïc recommença, le badigeonnant de salive, le bousculant et le poussant de droite et de gauche, comme un chien joue avec une balle. Il regretta seulement de n'avoir pas de piercing pour mieux le provoquer.

Puis il s'abattit sur lui tel une étoile de mer, il lui épousa la bouche de la sienne, en plein contact, et il le mordit, il l'aspira, il pivota sur lui, dans un sens et l'autre, il le tarauda en cherchant à l'avaler. D'un coup, il lui darda sa langue dans la gorge, plantant le garçon au plus

profond qu'il put. Celui-ci hoqueta, hésita, mais ensuite, craintivement, la sienne vint à la rencontre de celle qui l'envahissait, et il répondit timidement, faisant contraste avec l'autorité farouche qu'il subissait par une caresse douce et attentionnée, lente et tranquille.

Loïc fut piqué par cette délicatesse qu'on opposait à ses attaques, et il se redressa brusquement. Il dévisagea Fabrice, qui cette fois soutint son regard ; il crut alors reconnaître dans ses yeux l'expression d'un sentiment amoureux. C'était la première fois de sa vie qu'on lui adressait un tel message, qu'il percevait une telle déclaration. C'était incroyablement gratifiant, et pourtant cela lui fut insupportable ; il ne savait que répondre à cet aveu. Ne trouvant pas d'autre moyen de s'en délivrer, il lui posa la main sur le visage et le secoua dans sa griffe, comme s'il avait voulu l'écraser, l'effacer, l'enfoncer dans la couette. Il en eut un frisson crapuleux, et son membre se tendit.

Soudain, il l'agrippa par les cheveux, lui renversa la tête.

– Écoute !...

Il s'était souvenu de vidéos vues sur Internet, et cela lui avait donné des idées. Fabrice timidement affronta son regard.

– ... Maintenant, tu m'appelleras « maître » !

Il le bouscula suffisamment vivement pour qu'une plainte de protestation échappât au garçon.

– Désormais, je serai ton maître. Tu me nommeras pas autrement. Je déciderai de ta vie. Tu m'obéiras comme un petit chien, tu seras ma propriété, mon esclave, à ma disposition. Tu seras mon « soumis » !

Il le malmena en lui basculant la tête d'un côté puis d'un autre. Bien que ses bras fussent libres et qu'il aurait pu le repousser aisément, Fabrice n'esquissa pas un geste.

– T'as compris ?...

Fabrice paraissait tétanisé ; Loïc le bouscula de nouveau.

– Réponds !

– Oui...

– Oui *qui* ?

– Oui... maître...

– Voilà. Et moi je t'appellerai « Chose ». Tu seras ma chose... Et maintenant, Chose, tu vas me lécher les couilles.

Loïc le lâcha. Il s'avança, et il se rassit en lui posant son derrière en haut de la poitrine : ses tibias lui écrasaient les épaules, ses cuisses lui enserraient le cou, et ses parties lui venaient en travers de la bouche et du nez.

– Allez, Chose !... Vas-y.

Pendant un temps, il ne se passa rien. Puis Loïc sentit le menton de Fabrice se relever, ses lèvres s'entrouvrir et, soudain, la pointe de la langue lui frôler le raphé. Il tressaillit, et ses testicules se rétractèrent.

Il trouva fabuleuse la sensation de ce petit organe mouillé qui s'agitait sur lui, qui le parcourait, le titillait. Il fut envahi d'une indicible joie ! L'impression était absolument sublime, et elle était renforcée par l'idée qu'il ne la subissait pas, qu'il l'avait obtenue parce qu'il l'avait exigée, qu'il s'était imposé. Il ricanait de plaisir, il était à la fête, c'était son tour de se servir des autres comme d'un objet.

Mais une image le poursuivait. Il se souleva, s'avança encore, et cette fois ce fut l'ouverture de son derrière qu'il déposa sur le visage du garçon. Il lui avait mis sa main sur la tête pour bien lui positionner le nez dans sa fente et, de nouveau, en lui enfonçant ses doigts dans les cheveux la tension de sa verge redoubla. Sa voix était devenue sourde quand il grommela :

– Maintenant, lèche-moi le cul...

Une nouvelle fois, il s'écoula un petit temps. Mais soudain il sentit la pointe humide s'aventurer entre ses fesses, chercher, puis, après une dernière hésitation, toucher son anneau. Il sursauta. Une décharge lui avait foudroyé le cerveau, un voile noir lui était tombé devant les yeux. La sensation était incroyablement puissante !... Brusquement, sans plus rien comprendre, il se prit la verge à pleine main, crispa les doigts dans les cheveux qu'il tenait sous lui, et il se masturba frénétiquement. Il jouit presque aussitôt – une troisième fois. Ce fut un fer rouge qu'on lui enfonçait d'un coup depuis le périnée dans le fondement. Il avait eu cependant juste à temps le réflexe de se reculer pour que les quelques gouttes qui purent encore sortir de lui finissent sur la figure du garçon. Puis, épuisé, il s'effondra, à demi inconscient, le bas-ventre tordu par ce qui était plus proche de la souffrance que du plaisir.

Il bascula sur le côté, libérant Fabrice. Il vit celui-ci, comme étonné, porter la main à son visage, essuyer de son majeur la petite coulure au bord de son nez et, après une dernière hésitation, l'amener à ses lèvres entrouvertes. Non sans un certain bonheur, Loïc pensa que le garçon commençait de prendre goût à lui... Il resta un long moment sur le lit, échoué comme un noyé. Il se sentait profondément bien, accompli ; il était passé dans l'autre monde ; il était devenu un autre... Il se souvint de l'aveu qu'il avait lu dans le regard de sa victime, et il eut conscience que cela l'avait poussé à bout. Il avait été comme sommé d'exprimer lui-même ses sentiments – alors qu'il n'était certainement pas amoureux. Comment un garçon pourrait-il l'être d'un autre ? C'était aberrant, juste bon pour les homos ! Enfin, exténué, il s'endormit.

*

Loïc guettait par la fenêtre. Il s’impatiait : il avait dit deux heures, et il était déjà le quart... Dans la vitre où il se reflétait à demi, il devinait son pull ras du cou noir qu’il portait sans rien dessous, celui qu’il aimait particulièrement et que sa mère ne voulait pas qu’il mît en classe car elle le trouvait trop moultant, et, associé à son jean noir, cela lui donnait une allure à la fois plus sévère et plus sexy. Machinalement, il passa la main sur son crâne nu : évidemment, il avait dû se raser complètement. Ses cheveux avaient bien commencé de repousser, mais ils avaient à peine quelques millimètres ; il ressemblait à un skinhead. Il se demanda si cela ferait autant d’effet à Fabrice que lorsqu’il avait la tête coupée en deux.

Soudain il reconnut la Xsara bleue qui s’arrêta devant la maison. Il retint son souffle ; la voiture ne bougeait plus, sur son aile droite le feu orange continuait de clignoter sans fin. Sans doute la gouvernante était-elle en train de faire ses dernières recommandations avant de laisser son protégé entrer chez des prolos !

Enfin, la portière s’ouvrit, et Fabrice apparut. Il referma derrière lui, traversa le trottoir et poussa la barrière. Quand il monta l’allée du petit jardin, Loïc lui trouva une démarche légère, éthérée, comme s’il avait des ailes, qu’il était enveloppé d’un nimbe. Il ressentit une forme d’exaltation à le voir, pour la première fois, entrer chez lui.

La voiture n’était toujours pas partie lorsqu’il entendit le coup de sonnette ; il se résolut à descendre. Il ouvrit la porte en s’effaçant derrière – il n’avait pas envie d’être vu par la gouvernante. Fabrice entra, intimidé, et Loïc referma aussitôt. Dans la pénombre du couloir, ils se sourirent gauchement. Loïc pensa un instant lui faire la bise – mais cela ne le faisait pas –, il faillit lui tendre la main – et se retint à temps. Il marmonna :

– Ça va ?

– Oui...

– Viens...

Il le précéda. Ils montèrent à l’étage, et il le fit entrer dans sa chambre. Il en avait un peu honte quand il la comparaît à celle où il avait été accueilli, mais Fabrice l’examina avec une attention bienveillante. Il était très beau dans son petit pull vert lime, à col montant plat, qu’il portait glissé sous la ceinture, dans son pantalon en toile mastic qui bouffait en s’enfonçant dans des bottines brunes.

Après avoir fait le tour de la pièce, Fabrice s’enquit :

– Vous êtes seul ?...

Loïc faillit sourire en retrouvant ce vouvoiement si inhabituel. Mais il en fut heureux : le garçon n’avait donc pas changé d’état d’esprit. La question manifestait aussi l’intention de passer un moment avec lui sans être dérangé...

– Ouais, ma mère est au boulot et mon père fait son PMU.

– Et... votre frère ?

– Il est en provisoire. Il attend son jugement.

– Ah... Et... qu'est-ce qu'il risque ?

– Un an de prison, et 15 000 euros d'amende pour violation de propriété privée. Sans compter que les gendarmes ont trouvé pas mal de dope en tout genre, au moulin.

– Et... vous... tout ce qu'ils vous ont fait ?...

Loïc revint se planter devant la fenêtre ; la Xsara était partie.

– Non... j'en ai pas parlé. Sinon, en sortant, Pierrick, il me tuait. Et puis, c'est mon frère, tout de même.

Il se retourna et regarda Fabrice. Jamais il n'aurait cru qu'un garçon lui fit un tel effet – et si durablement. Depuis la dizaine de jours qu'il ne l'avait vu, il lui avait étrangement manqué et, en le retrouvant, il était étonné de l'émotion qui frémissait en lui. Il fut sur le point de l'approcher, de l'enlacer, de le serrer dans ses bras... Mais il repensa à ce qui s'était établi lors de leur première rencontre, et il réprima cet élan comme une faiblesse...

Ils continuaient de s'observer mais plus un mot n'était échangé. Loïc se demanda s'il aurait préféré avoir une fille, ici, dans sa chambre. Après réflexion, il pensa que non : il avait commencé d'être plutôt à l'aise avec Fabrice, avec son corps, si semblable au sien, rassurant, aussi peu effrayant que celui d'un ami. Les filles, il verrait plus tard, quand il aurait la carrure pour les affronter... Était-il pour autant « amoureux » ? Si l'amour était une « disposition favorable à l'égard de ce qui est ressenti comme objet de désir », tel que le disait le dictionnaire, peut-être bien... Mais cela ne faisait certainement pas de lui un homosexuel ; il ne regardait pas plus les garçons qu'auparavant.

Il fixait toujours Fabrice. Mais quand il fit un pas vers lui, celui-ci baissa les yeux ; Loïc en eut une bouffée de bonheur... Il tourna autour de lui en l'examinant, lui mit la main sur l'épaule, pour reprendre contact, lui passa sur l'omoplate en goûtant la matière tiède et souple du pull vert, glissa sur le dos jusqu'aux reins, à lui frôler les fesses. Il fut repris par la tentation de l'enlacer, accaparé par une singulière tendresse pour cet être unique, précieux... Mais il se ressaisit.

Il alla ouvrir son placard devant lequel il s'accroupit. Il fouilla en bas, tout au fond, et il en sortit un vieux martinet en cuir éraflé, dont il avait subi l'effet pendant ses jeunes années et qu'il avait retrouvé dans le tiroir du buffet de la salle à manger. Quand il revint auprès de Fabrice, resté au milieu de la pièce, il avait déjà un début d'érection d'avoir cet instrument en main, de penser qu'il allait maintenant lui-même l'utiliser. Reprenant le cérémonial qu'il avait improvisé la fois précédente, il lui promena lentement le faisceau des lanières sur la poitrine, sur le ventre, puis il provoqua le sexe qui se renflait ostensiblement au travers du pantalon de toile. Fabrice gardait les yeux bais-

Un ange passe – Loïc

sés, il ne disait plus rien, on le sentait frissonner sous ces agaceries ; il ne pouvait mieux afficher son consentement.

Loïc lui mit alors doucement la main sur la hanche et, lui longeant la taille, il attrapa un repli du pull qu'il commença de tirer hors du pantalon.

– Allez, Chose : torse nu.

Table

Loïc, victime et bourreau	2
Renard	4
Barbecul	19
Fête des Mères	41